

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 45

MONTREAL, 13 AVRIL 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

*FINI LE CARÉME*



IL DOIT SE PRONONCER POUR PAQUES !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1895



## Pensées d'un Ebéniste

On se sent plus seul les jours de fête que les autres jours.

Les belles choses en littérature sont celles qui font rêver au delà de ce qu'elles disent.

Un livre ne naît pas chef-d'œuvre, il le devient: le génie, c'est le talent d'un homme mort.

Il en est des petites filles jolies trop jeunes, comme de ces journées où il fait beau trop matin.

L'homme demande quelquefois la vérité à un livre, la femme lui demande toujours ses illusions.

L'amour d'une honnête femme pour son mari est encore ce qu'il y a de meilleur en fait d'amour.

Les ambitieux de province ne sont la plupart du temps que les machinistes de l'ambition de leurs femmes.

Les verbes, dans la grammaire, c'est le contraire des rois... puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.

Les petites pudeurs n'existent pas pour les mères; elles sont, comme les saintes et les religieuses, au-dessus de la femme.

La sauvagerie est nécessaire, tous les quatre ou cinq cents ans, pour revivifier le monde, qui, sans elle, mourrait de civilisation.

Un prodigue se plaignait à Socrate de manquer d'argent. "Emprunte de toi-même en retranchant de ta dépense," lui dit le philosophe.

C'est vraiment une merveille que l'unisson de deux esprits et de deux cœurs, quand un seul et même homme a tant de peine à vivre d'accord avec lui-même.

## IL N'Y A QUE LES PETITES CHOSES QUI COMPTENT

Lise. — Comprenez vous cela? mon petit, tout petit frère, n'a-t-il pas dit à papa, que vous n'aviez embrassé au moins cent fois, hier soir.

Alphonse. — Comment un si petit enfant a-t-il pu le voir.

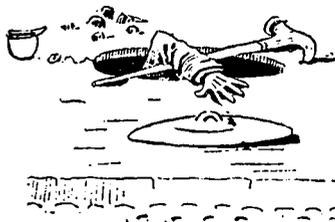
Lise. — Comment? c'est que toutes les petites choses comptent.

## IL NE RÉPÈTE QUE CE QU'IL ENTEND

Roulean. — Vous m'avez dit que le perroquet, que je vous ai acheté il y a huit jours, répèterait tout ce qu'il entendrait et il ne dit pas un traitre mot.

Le marchand d'oiseaux. — C'est pourtant l'absolue vérité que je vous ai dit, seulement, comme il est sourd, il s'agit de le faire entendre.

## DE L'UTILITÉ D'UNE CANNE



Légende sans paroles.

## CONTRACTEUR MALHONNÊTE

Le gérant de théâtre. — Non monsieur, vous n'avez pas rempli les conditions du contrat et je ne suis pas pour vous donner un centin de plus.

Le contracteur. — Mais comment cela, monsieur, j'ai au contraire scrupuleusement rempli les conditions du marché, je puis facilement le prouver.

Le gérant. — Ah bien, par exemple, vous avez un fier toupet vous! Vous êtes vous oui ou non, engagé à construire une salle qui contiendrait 2500 personnes?

Le contracteur. — Oui, et...

Le gérant. — Eh bien, depuis huit jours que mon théâtre est ouvert, il n'en est pas seulement entré 500 dedans.

## L'ÉDUCATION D'ACHILLE

Ducordon père (concierge de l'immeuble No. 54 bis rue Vidégoisset). — Ecoute bien mes conseils, mon cher enfant; pour le premier étage... salut profond, en tenant ta casquette à la main.

— Pour le second... découvre toi simplement.

— Pour le troisième... un signe de tête.

— Pour le quatrième... un geste de la main.

— Et pour le cinquième... tu attendras que le locataire commence!

Madame Jeunemère (à un visiteur). — Vous ne sauriez croire combien mon petit George a de l'intelligence pour son âge, pensez donc! Quatre ans seulement!

Louis (l'enfant terrible). — Oh, oui monsieur, il a bien de la connaissance allez; il distingue très bien le chat d'avec les chars.

## BLUETTE

(Pour le SAMEDI)

Quand je le vis, Jeannette,  
Pour la première fois,  
Tu cueillais la noisette  
Au bord d'un petit bois.

Tu chantais la romance  
Du père à ses troupes;  
Celle-là qui commence:  
"Venez, tendres agneaux."

Trouvant ta voix si douce,  
Un indiscret pinson  
Essayait dans la mousse  
D'imiter ta chanson.

Mais après un dactyle  
Il dut prendre son vol,  
Croyant trop difficile  
De rendre un ré-bénol.

Et passant en cachette  
Au bord du petit bois,  
Je t'admirai, Jeannette,  
Pour la première fois.

LOUVIGNY.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera publiée prochainement et donnée gratuitement à tous les lecteurs et abonnés du SAMEDI — Dites-le à tous vos amis.

## Petite Correspondance du "Samedi"

R. Dupont. — Déjà paru dans Godey's Magazine.

Fannie. — Fait droit ce numéro à votre désir.

R. Reinapert, Primerivie. — Merci; paraîtra.

F. X. L'H., Jos. Pel. — N'adresser que des envois inédits, celui dernier est paru au Monde Illustré.

L... — Merci de votre envoi; paraîtra en temps. Venez le mardi à partir de midi, ou attendez que je vous les adresse.

Ruthra. — Pas complètement exact. Grandeur et non grosseur. Tiendrons compte de l'avis, merci. La mer de Sable, c'est le Sahara ou Grand désert africain, dont les Oasises sont les îles.

R. Delisle, Al Michon. — Bonnes solutions, mais parvenues trop tard.

Abonnée. — Tous les sards servant à blanchir la peau, contiennent sans exception, des substances acides ou toxiques; il est plus prudent de s'en abstenir complètement. — Docteur Ox.

Charlotte. — Le trait a la signification sous en mathématiques; le texte juste est souvent et non très souvent.

R. M. — Merci; viendra à son tour.

RIEN QU'EN PARTIE



Penoute.—Garçon, ce fromage de Gruyère est-il bien réellement importé?  
 Le Garçon.—Oui, Monsieur... en partie.  
 Penoute (ahuri).—Que voulez-vous dire?  
 Le Garçon.—La partie solide a été faite ici, mais les trous viennent directement de Suisse.  
 (Penoute court encore.)

LUCIE

(Pour le SAMEDI)

Lucie à dix-huit ans était orpheline. Grande, blonde et frêle, douée d'un cœur aimant mais sensible à l'excès, on devinait que malgré son air si hautain et si fier, cette enfant possédait une âme ardente et passionnée, qu'une affection pourrait faire vivre comme aussi le moindre choc pourrait briser. Quand elle perdit sa mère, affolée, désespérée, ne se soutenant que par un miracle d'énergie, Lucie serait morte de cette douleur si une main amie ne s'était tendue vers elle; et cette enfant, qui ne vivait que par le cœur, prêta l'oreille à la voix sympathique qui lui murmurait de douces et affectueuses paroles de consolation. Cette voix qu'elle avait déjà entendue sans aucune attention était celle d'un jeune homme de mérite, Armand X..., qui, réunissant aux grâces du corps les qualités de l'esprit, était un garçon aimable, spirituel, en même temps qu'un homme d'avenir.

Il aimait Lucie; un jour qu'elle lui disait ses chagrins et ses craintes, il prit sa main et la baisant longuement: "L'orpheline, dit-il, ne sera pas sans appui; prenez une place dans ma vie comme vous en avez une dans mon cœur. Voulez-vous?"

La tête appuyée sur son épaule, Lucie ne sut répondre que par des larmes. Néanmoins, forte déjà de cette protection qui lui était promise, elle se mit avec plus d'ardeur à son devoir.

Sans le savoir, elle aimait..., et un soir qu'il mit à son doigt une bague toute mignonne, toute jolie, dans son cœur elle se fiança à lui, et bien bas, très heureuse, elle murmura: "Je ne serai qu'à vous." Puis, souriant doucement: "Cet anneau, dit-elle, ne me quittera qu'au jour où nous nous séparerons."

Plusieurs mois se passèrent. Lui, toujours empressé, elle toujours heureuse, confiante dans l'avenir qu'elle entrevoyait. Rêvant tous deux à leur bonheur, le goûtant, le savourant. Ils le croyaient éternel. O naïve jeunesse!!

C'était le temps des vacances, Armand revenait de la campagne après quinze jours d'absence. Il arriva l'air bien calme, mais un peu triste peut-être: "Lucie, dit-il, laissez-moi vous parler avec franchise; depuis longtemps j'hésite... J'aime une autre jeune fille. Je ne voudrais pas vous savoir malheureuse, mais vous ne me regretterez guère, car vous ne m'avez jamais beaucoup aimé, n'est-ce pas?"

Lucie leva ses grands yeux bleus, pleins de larmes. "Je vous souhaite d'être heureux, murmura-t-elle."

"Merci, dit-il, vous êtes bien bonne et vous avez toute mon amitié." Puis, mettant un baiser sur ses cheveux, il partit.

Lucie, retirant lentement de son doigt la bague toute mignonne, toute jolie, la porta en suite sur son cœur, la plaçant ainsi comme un sceau sur le sépulcre où étaient ensevelies ses espérances et ses affections.

Sa vie comme son âme était brisée!

JULIA.

AXIOME FINANCIER

Un mot de l'abbé Terray, ministre des finances sous Louis XV. On lui disait, à propos de l'une de ses opérations financières: "Cela ressemble fort à prendre l'argent dans les poches. — Eh! où voulez-vous donc que je le prenne?" répliqua-t-il.

ÉPITAPHE

Ce tombeau qu'aucun ne l'envie.  
 Je dois bien justement te rendre cet honneur:  
 Car le dernier jour de ta vie  
 Fut le premier de mon bonheur.

Chez le cordonnier, un client se plaint que les chaussures que l'on vient de lui mettre aux pieds coûtent trop cher. Alors, le marchand, du ton le plus gracieux:

—On voit que Monsieur ne s'y connaît pas... Si Monsieur se rendait seulement compte du veau qui est entré dans ses bottines, il ne dirait pas cela!

LES PRINCIPES D'UNE FEMME LIBRE

Elle.—Moi, George, je ne serai jamais à vous; mes convictions m'en empêchent.

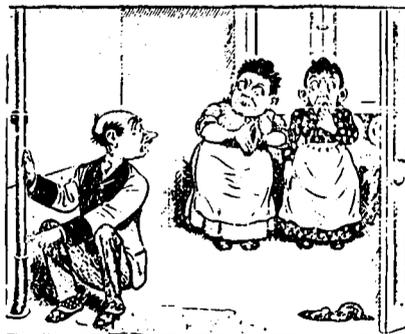
George (gémissant).—Alors, vous me rejetez!

Elle.—Ce n'est pas cela, mon cher, mes principes m'empêchent d'appartenir à un homme, mais rien n'empêche que vous ne m'apparteniez.

PAS DIFFICILE



I  
 M. Saistoutfaire (en colère).—Qui m'a donné des bûches comme vous autres? Allez-vous donc laisser inonder la maison? Laissez-moi passer, vous allez voir comment ça s'arrange.



II  
 —Ça n'est pourtant pas difficile, avec un peu d'intelligence! Passez-moi le chiffon.  
 La domestique.—Quel chiffon! monsieur?



III  
 M. Saistoutfaire (furieux).—Quel chiffon? Là... là vous dis-je, c'est de b.....

AUX LECTEURS ET ABONNÉS

Le SAMEDI va donner gratuitement à ses lecteurs et abonnés, le ou vers le 1er mai, une

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE  
**JEANNE D'ARC**

Magnifique volume de plus de 400 pages; gravures par Barrias, Curzon, Frémiet, Hanoteau, J. P. Laurens, Luminais, Rochegrosse, etc., etc.

Soit, dans chaque numéro du SAMEDI, un fascicule in-octavo de 8 pages, formant à la fin de l'année, un volume d'une valeur en librairie d'au moins \$10.00.

Nul n'ignore la merveilleuse épopée qui constitue la vie de la vierge de Domremy, et la prochaine canonisation de l'héroïne qui délivra sa patrie du joug de l'étranger, ajoute encore à l'actualité de l'œuvre gigantesque que le SAMEDI ne craint pas d'assumer.

LA RÉDACTION.

BALLADE

(Pour le SAMEDI)

AU PRINTEMPS

Brille sur le glaçon transi,  
 Et que l'hiver frileux expire  
 Comme un moribond sans souci,  
 Sans espoir! Que la fleur aspire  
 L'or de ta clarté; puis, inspire  
 Aux oiseaux un chant adouci!  
 Qu'amour reprenne son empire!  
 Soleil! moi je rêve, merci!

C'est par toi que j'ai resaisi  
 L'azur que j'avais vu proserire;  
 Enfin, il se déploie ainsi  
 Que la rose à ton doux sourire,  
 Printemps, o chaleur, o délire,  
 Rayons de bonheur, vous voici!  
 Laissez-moi reprendre ma lyre!  
 Soleil, moi je rêve, merci!

Astre étincelant, dis-moi si  
 Ton carquois plein des dards du rire  
 Garde à l'amour son éclairci.  
 Car cette fleur qui peut suffire  
 Aux caresses du doux zéphyre,  
 Demande ton brillant choisi,  
 Ton diamant pour me séduire.  
 Soleil, moi je rêve, merci!

ENVOI

Prince, le printemps que j'admire,  
 C'est la fleur qui s'ouvre quasi:  
 C'est la fleur où l'amour se mire.  
 Soleil, moi je rêve, merci!

JEAN GA-BU.

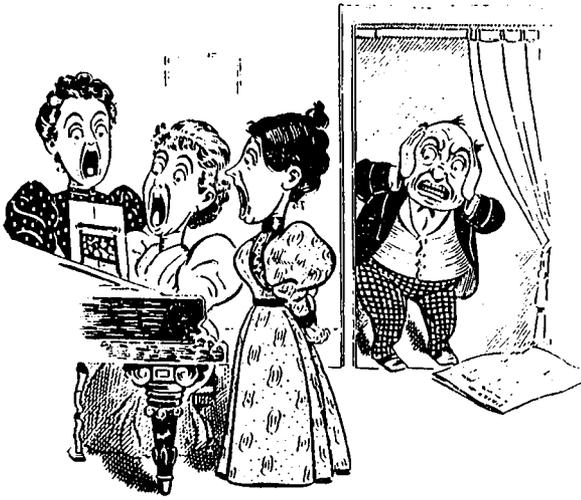
Montréal, 25 mars 1895.

DOUBLE VOL

Le client (en colère).—Mais savez-vous, que la note que vous me présentez est un véritable vol!

L'avocat (qui vient de gagner le procès).—Mais votre cas aussi, mon cher monsieur.

## MAL DIFFICILE A GUÉRIR



Chalandard père (irrité).—Ciel ! S'il y a sur terre un homme embêté par les affections du gosier, il me semble que ce doit être moi.

## CHANGEMENT DE FRONT

Un cabinet de toilette encombré de malles, caisses, cartons, nécessaires, sacs, papiers, ficelles, rubans ; les armoires et les commodes béantes, les chaises débordantes

MADAME : Trente deux ans ; le profil d'un petit chien, et le caractère aussi ; beaucoup de tête, beaucoup de chic ; dynamiterait Paris pour satisfaire un caprice.

MONSIEUR : Quarante-cinq ans ; étant garçon a été jeune, a été séduisant, a été spirituel ; n'est plus, étant mari, qu'un... mari !...

\* \*

MONSIEUR.—On peut entrer ?

MADAME.—Mais oui ! entrez ! entrez ! seulement ne dérangez rien.

MONSIEUR.—Comment, vous faites déjà vos malles ?

MADAME.—Oui, vous le voyez !

MONSIEUR.—Six jours à l'avance ?

MADAME.—C'est défendu ?

MONSIEUR.—Non, chère amie ! non ! mais pour aller au Val-André, il ne faut pas de si grands préparatifs... Ça ne fait rien, quelle idée d'aller nous enfouir dans cet affreux trou de Bretagne, quand nous avons une villa à Trouville !

MADAME.—Vous verrez que ce sera très agréable, très reposant ! et puis, nos amis viendront nous voir.

MONSIEUR.—Ça, ça n'est pas sûr.

MADAME.—Pourquoi donc, je vous prie ?

MONSIEUR.—Parce que les amis, faut jamais compter dessus.

MADAME.—Vous, peut-être, mais, moi, moi, je compte sur les miens... Voulez-vous me passer ce carton, là... là... sur la toilette...

MONSIEUR.—Oui... tenez ! Allons, bon... que je suis maladroit... Attendez, je vais les ramasser... Ils sont jolis, ces petits mouchoirs-là... où avez-vous acheté cela ?

MADAME.—Oh ! je les ai depuis cet hiver, mais je ne les avais pas encore étrennés... donnez, merci !...

MONSIEUR.—Fichtre ! le beau poignoir mauve !... hum ! qu'il sent bon c'est de l'iris... c'est quoi ?

MADAME.—C'est de l'iris et du vétiver.

MONSIEUR.—Comment, vous emportez ce poignoir-là au Val-André ?

MADAME.—Et après ?... cela vous contrarie ?

MONSIEUR.—Oh non ! seulement, comme vous m'avez rebattu les oreilles pendant un mois que vous alliez au Val-André pour ne pas faire toilette...

MADAME.—Mais je n'en fais pas non plus !

MONSIEUR.—Voilà pourtant des petits mouchoirs brodés ! et un petit poignoir...

MADAME.—Que vous êtes agaçant à faire de l'esprit... vous voudriez que j'aile en loques, peut-être ?... Je vous préviens aussi que j'ai deux nouveaux costumes de bain et quatre nouveaux costumes de plage.

MONSIEUR.—Matin ! c'est ça que vous appelez ne pas faire toilette !

MADAME.—Rassurez-vous ! il n'y aura pas de note à payer !

MONSIEUR.—Ma chère amie, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Dieu ! que vous êtes susceptible ! pour la plus innocente des taquineries, vous prenez la mouche... Tiens ! un nouveau nécessaire !...

MADAME.—C'est par mesure d'économie.

MONSIEUR.—... Ah !...

MADAME.—Oui ! On me demandait si cher pour réparer le mien, que j'ai préféré acheter celui-ci et vendre l'autre.

MONSIEUR.—?.....

MADAME.—Oh ! je vous en prie... si vous restez, ne tournez pas comme un écureuil ! sinon, allez-vous-en ! cela m'agace à en mourir de vous voir fureter dans mes chiffons.

MONSIEUR.—J'admire, ma chère amie ! j'admire ! vous devenez de plus en plus élégante... Oh ! la belle dentelle... c'est ancien, n'est-ce pas ?

MADAME.—Je crois.

MONSIEUR.—Comment, vous ne savez pas ?

MADAME.—Si ! si ! si ! je sais ! Seulement je l'ai achetée pour une telle bouchée de pain... Tenez ! voilà un fauteuil de libre, asseyez-vous et ne bougez plus... racontez moi de l'amusant... que savez-vous de neuf ?

MONSIEUR.—Oh ! rien ; personne n'est resté à Paris, il n'y a plus que nous... il n'y a que nous pour avoir des idées pareilles... le club est vide.

MADAME.—Qu'est-ce qu'on raconte ?

MONSIEUR.—Oh ! j'oubliais ! elle est bien bonne ! Vous savez, votre cousin Maurice qui s'est tant moqué des rastaquouères.

MADAME.—Il ne se moquait pas tant que cela ! il voyait leurs ridicules parce que c'est un garçon d'esprit.

MONSIEUR.—Oh ! garçon d'esprit... vous dites ça parce qu'il n'y a que lui qui ait accepté notre invitation du Val-André... Eh bien ! ma chère, vous ne l'y verrez pas... il se marie !... et a-vec u ne ras-ta !

MADAME.—Quelle bêtise !... M... M... Maurice se m... marierait ?

MONSIEUR.—Parfaitement ! il paraît qu'il mijote cela depuis six mois, et que c'est annoncé d'avant-hier.

MADAME.—Quelle bêtise !

MONSIEUR.—Du tout ! la fille de cet affreux brésilien de Pardi-Pardo, qui est jolie à ravir, dix-neuf ans, trois millions de dot et autant en espérances.

MADAME.—?...

MONSIEUR.—Hein ! qu'en dites-vous ?

MADAME.—?...

MONSIEUR.—Vous êtes tuée, hein ? et moi donc ! en voilà un cachottier... non ! mais qu'en dites-vous ?

MADAME.—Ah ! ce n'est pas à Maurice que je pense... qu'il aille se faire pendre chez ses rasta, c'est bien tout ce qu'il faut pour un tel crétin ! Savez-vous à quoi je pense... c'est que nous ferions mieux d'aller à Trouville... Vous allez mourir d'ennui, dans ce Val-André... Non ! non ! tenez, louons la villa et allons chez nous...

MONSIEUR.—Mais, ma chère, puisque vous vouliez vous reposer ?

MADAME.—Oui, mais je ne suis pas une égoïste, moi ! je ne suis pas comme vous ! et puisque vous préférez Trouville, je me sacrifie. Allons à Trouville !

JEANNE.

Celui qui sème de la folle avoine ne doit pas s'attendre à récolter du sain foin.

## AUX LITTÉRATEURS ET POÈTES

Un concours est ouvert entre tous les littérateurs désirant faire connaître leurs œuvres au public du SAMEDI. Les conditions à remplir par les concurrents sont les suivantes :

Fournir, dans le genre adopté par le SAMEDI, une œuvre inédite ou, si elle est inspirée par quelque ouvrage existant, citer la source.

Pour une nouvelle, pas plus de 300 lignes.

Pour une pièce de vers, pas plus de 50. Le manuscrit écrit lisiblement sur un seul côté du papier, et signé du nom de l'auteur ou d'un pseudonyme pouvant servir à le faire connaître.

Quatre fois par an, il sera distribué des primes, consistant en œuvres littéraires, aux meilleures productions qui auront été publiées.

Les manuscrits non insérés seront à la disposition des auteurs.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

paraîtra dans le SAMEDI, le ou vers le 1er mai, à raison de 8 pages in-octavo, encartées dans chaque numéro, pagination à part, titres, préface et table des matières.

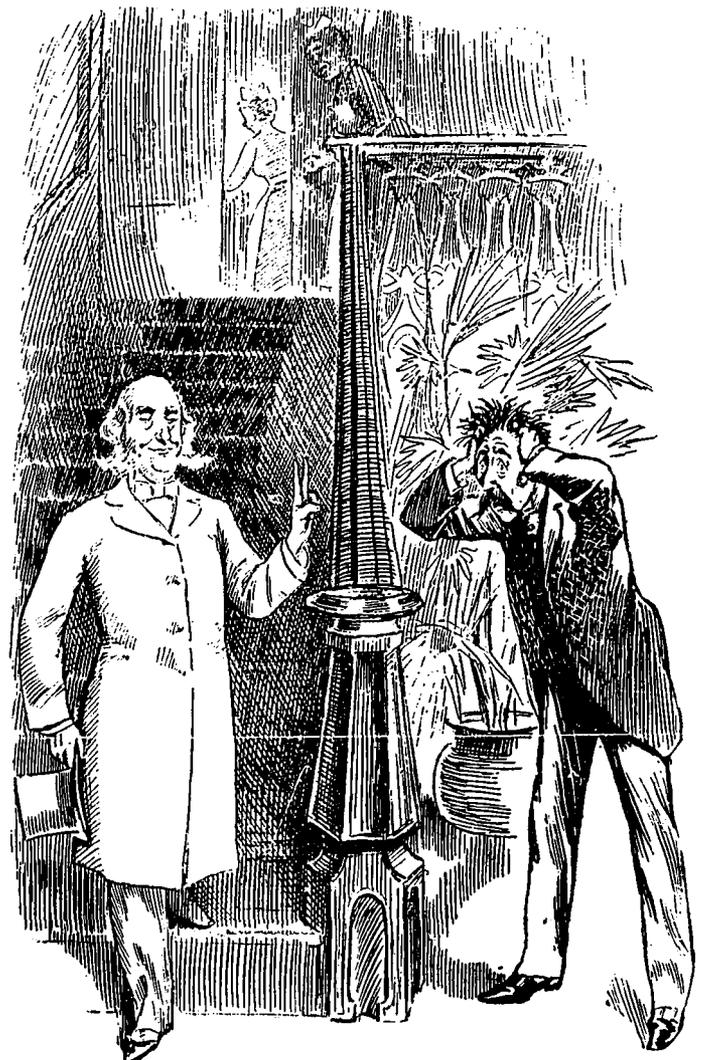
## IL FAUT DE LA DISTINCTION

Dans le cabinet directorial des Folies Bout-de-Bois.

—Mon cher directeur, dit le jeune premier, on me fait dire des choses bien peu distinguées ; ainsi, je parle de Fouilly-les-Oies ; vous devriez me changer cela.

—C'est bien, mon ami. A partir de demain, vous direz : Fouilly-les-Artistes.

## PETITE PANTOMIME



Le rapport du bon docteur.

A CHAPEAU, CHAPEAU ET DEMI



Ce que les hommes seront forcés de porter la prochaine saison d'Opéra français, afin de se venger des grands chapeaux de ces dames.

CHRONIQUE MONDAINE

DU CHOIX D'UN PARRAIN

Il est d'usage de donner à son premier né, pour parrain, son grand-père paternel et, pour marraine, sa grand-mère maternelle.

Le second enfant aura, pour parrain, son grand-père maternel et, pour marraine, sa grand-mère paternelle.

Et ainsi de suite dans les deux familles, par rang d'âge et alternance de sexes, s'il est possible.

A défaut de grands parents, morts ou consentant à vous laisser assurer à vos enfants des appuis en dehors de leurs ascendants directs, il peut être fait d'autres choix ; mais dans ce cas, il faut présenter les dispositions des personnes aisées ou des protecteurs et supérieurs qui peuvent être utiles à l'enfant, en s'intéressant à lui à titre de filleul. Cela doit être fait avec beaucoup de tact, beaucoup de personnes ayant de la répugnance à assumer les charges matérielles et morales incombant aux parrains et marraines.

Il est de bonne amitié, pour ceux qui croient devoir être utile à un enfant en en acceptant le parrainage, de faciliter au père des démarches toujours pénibles à faire dans la crainte d'un insuccès.

Aussitôt les choses réglées et acceptées, tant du côté de la marraine que du parrain, il faut mettre en rapport le compère et la commère, s'ils ne se connaissent pas encore.

C'est le père de l'enfant qui présente le parrain à la marraine huit jours avant la cérémonie.

Est-il besoin d'ajouter qu'il faut assortir parrain et marraine, et qu'ils aient autant que possible même éducation, mêmes manières, sinon, fortunes égales.

Le père de l'enfant doit s'entendre avec le curé de la paroisse de l'heure et du jour à fixer pour le baptême et indiquer d'avance les nom et prénoms de l'enfant.

Le baptême doit être administré à l'église de la paroisse où est né l'enfant ou à celle du domicile de ses parents, trois jours au plus tard après la naissance, à moins de motifs graves.

S'il est choisi des noms n'existant pas au calendrier, le prêtre a le droit d'y ajouter un nom de saint.

Il faut apporter grand soin à ranger les noms dans le même ordre, tant à l'église que sur les registres civils, afin d'éviter des difficultés pour l'établissement des actes.

Ne peuvent être parrain ni marraine : le père ni la mère ; les personnes chargées de présenter un enfant sur les fonds baptismaux doivent être âgées d'au moins douze ans.

Pendant la cérémonie, le parrain se tient à droite, la marraine à gauche, de la personne portant l'enfant et répondent ensemble aux diverses questions qui leur sont adressées par le prêtre, récitent le *Credo* et le *Pater* (en français) lorsqu'ils sont invités à le faire, et étendent pendant

les exorcismes, et en même temps que le prêtre, leur main droite sur la tête de l'enfant.

Portent encore cette main sur l'enfant lorsque l'eau est versée, ne la retirant qu'après les paroles sacramentelles. Enfin, reçoivent de la main droite le cierge allumé qu'ils rendent lorsque le prêtre a béni l'enfant.

Les parrain et marraine ont le droit de se faire représenter s'ils sont empêchés.

Au temple protestant, le parrain et la marraine répondent une seule fois, au lieu et place de l'enfant, auquel le pasteur demande s'il s'engage à demeurer fidèle à la religion chrétienne : — Je m'y engage.

Quant aux prières liturgiques, c'est le pasteur qui les prononce, le parrain et la marraine répondant à demi-voix.

BLANCHE DE SAVIGNY.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

formera un magnifique volume de plus de 400 pages, illustré par les meilleurs artistes.

APRÈS VOUS, L'OFFICIEL

UN MONSIEUR (au garçon de café) — Vous me donnez une absinthe pure... et l'Officiel.

LE GARÇON. — L'Officiel a déjà été réclamé par tous ces messieurs.

LE MONSIEUR. — C'est seulement pour jeter un coup d'œil rapide sur quelques lignes.

LE GARÇON (désintéressé). — Ces messieurs m'ont dit absolument la même chose.

LE MONSIEUR (à lui-même) — Certainement je dois être compris dans les nominations de ce matin. Hier, c'était le ministère des affaires étrangères ; aujourd'hui, sûrement... (Le roste se continue dans un rêve de béatitude exquis.)

LE GARÇON (affairé). — A qui le Temps ? A qui l'Amusant ? Enlevez le Charivari.

DES VOIX. — Par ici !... A moi !... Merci !

LE MONSIEUR (toujours rêvant). — Si je pouvais seulement lire cette ligne, cette bienheureuse ligne : Poilau-patte, services exceptionnels. (Il regarde sa montre.) Comment ! j'attends depuis deux heures. (Furieux.) Ce n'est pas possible, ces gens-là l'apprennent par cœur. Je ne pourrai pas la porter ce soir, le Palais-Royal va être fermé.

DES VOIX. — Un pi-quet !... Des j'tons !...

LE GARÇON. — Voilà !

(Le monsieur passe encore une heure en tête-à-tête avec ses illusions.)

LE MONSIEUR (n'y tenant plus). — Enfin, c'est ridicule... Voilà trois heures que j'attends un journal et voilà trois heures que vous me répondez que vingt personnes vous ont fait la même question...

LE GARÇON. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

LE MONSIEUR. — Ne me dites rien, mais apportez-moi ce que je vous demande, que diable !

UNE VOIX. — Garçon !

LE GARÇON (disparaissant). — Boum !

LE MONSIEUR (parlant tout haut et prenant tous les consommateurs à témoin). — On ne me fera jamais

accroire que l'Officiel est en lecture depuis cinq heures et quart !

LE PATRON DU CAFÉ (s'approchant). — Pardon, monsieur, vous désirez quelque chose ?

LE MONSIEUR (furieux). — Je veux l'Officiel, j'attends l'Officiel depuis trois heures !

LE PATRON DU CAFÉ (très poli). — Je le regrette beaucoup, monsieur, mais nous ne le recevons pas

Il paraît que Poileaupatte en a fait une maladie de peau.

PARISIEN.

La politique, comme l'amour, rend parfois bien sots les gens d'esprit.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

VI OUBLI

Le cœur me bat encor, rien qu'à vous parler d'elle ; C'était une enfant blonde, aux grands yeux noirs et [doux,

A qui Dieu, par erreur, n'avait point donné d'aile. Mais dont les séraphins pouvaient être jaloux.

Mon bonheur s'est enfui, même avant l'hirondelle Que l'hiver épouvante et chasse loin de nous ; Sur d'autres s'est posé son amour infidèle, Et d'autres ont rêvé, le front sur ses genoux.

Ainsi que l'herbe croit sur le bord d'une fosse, L'oubli couvre à présent cette passion fausse, Morte sitôt, et qui devait toujours durer...

— Depuis, niant l'ivresse et croyant au martyre, Les serments d'amoureux me font d'abord sourire Et finissent toujours par me faire pleurer !

HENRI SECOND.

DÉPLACEMENT DE QUESTION



Mr Moise. — Enfin, mon gher Monsieur Tépensier, groyez-fous pas gue c'est le temps te me rentre ze gue che fous ai brété ?  
Mr Dépensier. — Erreur, mon cher Moise, ce n'est pas une question de temps, c'est une question d'argent.

## La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

M. de Calinaux n'est pas content. Il a envoyé son domestique faire une commission que ce serviteur fidèle, mais abruti, a faite tout de travers.

— Vous n'avez pas le sens commun, crie M. de Calinaux en furor.

— Mais, Monsieur...

— Taisez-vous ! j'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, je n'aurai pas besoin de vous, j'irai moi même.

On dit que l'hippophagie est de plus en plus à la mode. Pendant le siège de Paris, tout le monde fut forcément hippophagie tant qu'il y eut des chevaux. Victor Hugo, ayant mangé du cheval, fit le distique suivant :

Mon dîner me tracasse et même me harcèle ;  
J'ai mangé du cheval — et je songe à la selle :

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

c'est la plus étonnante épopée de l'Histoire de la France qui pourtant comporte tant de héros.

Entre bohèmes :

— Au revoir, mon vieux ; je vais dîner.

— Pas possible ! Tu dînes donc toi !

— Oui ; je connais un petit restaurant où j'ai un œil.

— Fichtre ! Dis donc puisque tu as un œil, tu ne pourrais pas me faire ouvrir l'autre ?

— Impossible, mon cher, c'est un restaurant borgne.

Petite Louise. — Pourquoi Bébé crie comme ça ?

Petite Charlotte. — Pourquoi que ses dents lui font mal ?

Petite Louise. — Tu veux dire qu'elles lui vont mal, comme à grand'maman.

## SATISFAITE



Le commis. — Bien désolé madame, de n'avoir pu trouver l'article qui vous convienne.  
La dame. — Oh, il n'y a pas de mal. Il n'y a rien qui me fait plus plaisir que d'examiner des marchandises nouvelles... Bonjour !

Entre elles.

— Tiens, voilà Mme X... Comme elle semble gaie depuis son vovage !

— Oui, c'est son deuil... de miel.

Au cercle :

— Quelle heure est-il, garçon ?

— Minuit et quart.

— Ah !... sacrebleu... ma femme qui m'attendait pour déjeuner !...

A la barrière.

Une femme du peuple à son mari, qui fait des zig-zags.

— Ah ! te voilà, vieil ivrogne ?

— T'es bête, tu ne vois donc pas que c'est un moyen de passer de l'eau-de-vie sans payer d'entrée !

L'autre jour, rue Lafayette, un jeune télégraphiste tapageur avait une discussion avec un gardien de la paix.

— Circulez, crapaud ! lui disait celui-ci.

Et le gamin de reprendre :

— Doucement, doucement, mon p'tit père : il faut se ménager entre "employés des postes !

L'agent n'a pas encore compris.

Un mendiant à qui on vient de donner deux cents, les soupèse d'un air de mépris ; puis, s'adressant à son bienfaiteur :

— Que voulez-vous que j'en fasse de vos deux cents ?

— Gardez-les, mon ami, vous les donnerez au premier pauvre qui vous demandera l'aumône.

Le mot de la fin nous est fourni par Joseph, un brave domestique un peu borné, qui s'en va trouver un médecin et lui demande :

— Dites donc, M'ossieu le docteur, je n'sais point c'que j'ai ; mais je crois que j'suis malade.

Le médecin l'examine et lui répond :

— Ce ne sera rien ; vous devez avoir une crampe d'estomac ; il faudra demain vous mettre à la diète jusqu'à midi...

Joseph rentre chez son maître :

— Eh bien, M'ossieu, dit-il, j'peux mettre mes souliers ferrés... Le docteur m'a dit d'aller demain à Dieppe et de revenir avant midi !...

— Bah ! et pourquoi ?

— Parce que j'ai une rampe dans l'estomac !

En correctionnelle :

— On ne voit que vous, ici !

Le prévenu, avec un ton de reproche :

— Ah ! mon président, je vous conseille de parler !

ENTRE ORDONNANCES

— Il y avait du monde, hier, chez ton capitaine ?

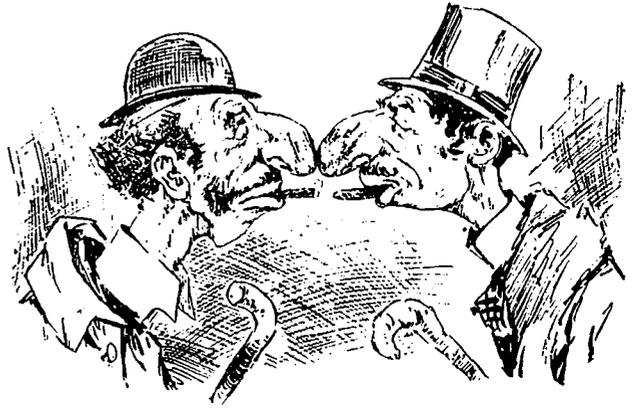
— Oui, deux riens du tout, le comte de X... et le baron Y...

— Des riens du tout !!

— Des pékins, si tu aimes mieux !

La rose n'a d'épines que pour qui veut la cueillir.

## OPÉRATION DIFFICILE



Isaac. — Eh bien, Zalomon, foulez fou, oui ou non, me tonner du veu ?  
Salomon. — Si fous atiez le nez moins cros, Isaac, fous en auriez tepuis longdemp.

Les quietés de l'enseigne. — Lu à la devanture d'un tripier cette annonce alléchante :

## TÊTE DE VEAU CUITE

Depuis le commencement de la saison.

Une vieille dame, qui s'est fait servir une tasse de lait et la boit lentement, s'arrête tout à coup en faisant une horrible grimace.

— Garçon ! c'est très désagréable ça ! Je viens de trouver dans ce lait un poil de vache !

Le garçon, avec philosophie :

— Madame n'espérait sans doute pas y trouver un poil de cheval ?...

On signe un contrat.

C'est le tour d'un vieux bonhomme cassé, qui appose sa signature d'une main tremblante.

Quand il a fini, le notaire regarde ; puis, ayant lu le nom, se lève et salue de son air le plus aimable en disant :

— Ah ! monsieur est un des oncles qui figurent parmi nos espérances !

FABLE EXPRESS

Le sénateur X... déjeunait d'un anchoi.

Moralité

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Une jeune femme de chambre entre dans un bureau de poste et demande s'il n'y a pas de lettre à l'adresse de Mlle X...

L'employé. — Poste restante ?

La jeune fille. — Non, Monsieur, catholique.

Dernier courrier des colonies :

Le commerce est complètement mort. Les bras manquent totalement, les colons sont à deux doigts de leur ruine.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

Prime absolument gratuite, sera offerte à ses abonnés, le ou vers le 1er mai, par le journal le SAMEDI

Un écolier paresseux fut repris par son précepteur de ce qu'il était fort tard au lit : "Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il... — Comment ! quelle heure est-il ? Il est près de midi... — Ah ! mon cher maître ! Je suis un misérable, je ne mérite pas de voir le jour." Cela dit, il referma son rideau et se rendormit.

Au coin du Pont Neuf, une pauvre, portant un enfant sur son bras, arrête un passant.

Celui-ci examinant le poupon, lui décoche une pichenette sur le nez qui résonne d'une façon anormale :

— Mais il est en carton, votre enfant !

— Pardonnez-moi, mon bon monsieur, le temps a un peu fraîchi. J'ai laissé le vrai à la maison...

Il paraît que votre gendre a parlé hier au Parlement ?

— Oh ! oui !

— Dans quel sens ?

— En long.

ECONOMIE COMMERCIALE

On lisait dernièrement dans un journal de... (le non n'y fait rien) l'alléchante annonce matrimoniale suivante :

*Une jeune demoiselle, jolie, bien élevée et possédant une grande fortune, paierait volontiers toutes les dettes de son futur mari, à condition qu'il fut jeune, de bonne famille et d'un physique agréable.*

*Ecrire à J. B., Bureau du journal, et envoyer photographie.*

Les lettres alluèrent naturellement. C'était là un excellent tour de cat excellent M. Jacob Aaronson, qui, ouvrant dans la ville un grand magasin de tailleur, avait ainsi trouvé le moyen de connaître tous les mauvais clients, sans payer un sou d'abonnement à la Société protectrice des marchands.

QUEEN'S THEATRE

Joseph Haworth est un des peu nombreux acteurs qui se refuse à jouer pendant la semaine sainte. Malgré qu'il lui ait été offert de gros appointements pour paraître cette semaine, sur les scènes de Washington et de New-York, il a décidé de rester fidèle à ses principes, ce qui fait que lui et sa compagnie de 25 acteurs sont actuellement à Montréal. Monsieur Haworth commencera une semaine d'engagement au Queen's par une matinée spéciale lundi prochain dans la pièce si intéressante : *The Bell's* qui, durant plusieurs années, a été associée aux noms des acteurs les plus goûtés du public anglais.

M. Haworth dit qu'il a eu un immense succès la première fois qu'il interpréta *The Bells*, à Boston, au Castle Square. Ses admirateurs à Montréal désiraient, depuis longtemps, le voir dans des rôles classiques et durant son engagement il contentera leur curiosité en interprétant successivement : "Ham'et", "Richelieu" et "Richard III". Il sera très intéressant de comparer l'interprétation que donnera M. Haworth de ces différents personnages avec ceux des divers acteurs qui l'ont précédé cette saison à Montréal.

Pour la semaine commençant le 22 avril, on annonce la *Cie de Grand Opéra Anglais* avec la célèbre Marie Basta Tavory, sous la direction de M. Charles H. Pratt; son répertoire consistera en : *Il Trovatore*, *Martha*, *Lohengrin*, *Tanhauser*, *Bohemian Girl*, *Rigoletto*, *Guillaume Tell*, *Ernani*.

On devra s'assurer des sièges dès maintenant.

*Alfred.*—Savez-vous bien, père Antoine, qu'il y en a de bien plus fous que vous.

*Père Antoine.*—Eh oui, mon cher, et la preuve c'est que tu n'as qu'à regarder dans ton miroir.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et abonnés.

THEATRE-ROYAL

PECK'S BAD BOY

Peck's bad boy est de nouveau dans la ville ; il amène, à chaque représentation et durant deux heures et demie, le public qui se presse dans la salle du Royal ; il le tient dans l'hilarité par ses farces sans cesse renouvelées. Il a une scène spéciale avec son ami Jimmy Duffy, dans l'épicerie Schultz ; et la déroute de l'Allemand, trouvant son magasin dévalisé par les deux amis, est absolument désopilante. Les deux actes suivants, donnent à chaque artiste de la compagnie l'occasion de développer ses talents, en gratifiant le public de toute une série de nouveaux effets scéniques, chansons, danses, etc.

Des louanges spéciales doivent être accordées à maître William Cushman, Edward M. Ryan, Samuel Cutters, Archie Deacon, W. E. Sheerer, Annie E. Jaynes, Josie Mitchell Vokes, Mabel Bonner, Maud Scott et Cora Delmore.

La semaine prochaine : *The Hustler*.

ENSEIGNE VUE A CHICAGO

Vêtements ajustés sur les gens maigres comme s'ils étaient gros.

*Première amie.*—Qu'est ce que madame Fol-emplète a donc fait de l'argent que son mari lui a donné ? Je croyais qu'elle avait l'intention de se faire bâtir une maison rue St-Denis ?

*Deuxième amie.*—Elle a changé d'idée, cela lui a servi à faire mettre des manches à la mode à toutes ses robes.

*Rouleau.*—Pourquoi ce grand et gros policeman bat-il ce petit homme ?

*Rouleau.*—Pardi, c'est parce qu'il est moins fort que lui.

*Madame (pleurant)*—Je crois, George, que ton amour pour moi se refroidit de plus en plus.

*Monsieur.*—Ce sera pour faire le pendant du steak et du café que tu me donne chaque matin.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La Société Artistique Canadienne continue, chaque jour, à agrandir sa sphère d'action et le cercle de ses succès.

Il est peu de famille canadienne qui ne possède, à présent, un des scriptums de la Société, et chacun de ses tirages est attendu avec impatience, par tous ceux qui ont l'espérance de gagner quelque un des magnifiques instruments de musique donnés en prime.

Ceci c'est le moyen d'action, mais combien le but est encore plus intéressant, et combien de jeunes gens des deux sexes attendent avec plus d'impatience encore, l'établissement du conservatoire qui leur permettra de satisfaire à leurs aptitudes et à leurs goûts, en apprenant gratuitement ou en se perfectionnant dans cet art si attachant de la musique, qu'il s'agisse pour eux d'un gagne pain ou d'un simple art d'agrément.

Que chacun encourage, dans la mesure de ses moyens et de ses forces, cette si utile institution.

ILLUSION D'OPTIQUE



*Monsieur.*—Oh ciel !

*Madame.*—Ah ! (Elle pousse des cris perçants)

Ce n'était que le commissionnaire de l'artiste qui envoyait le portrait de madame.

EN L'AN 2000



Elle. — Avez-vous déjà été embrassé par une fille, Edouard ?  
Lui. — Y pensez-vous ! En voilà une question !... Bien sûr que non, mademoiselle.

## LES AVENTURES DE TROIS MOUCHERONS

Une mouche avait trois enfants. Elle n'était point veuve, mais son mari s'était envolé vers le pays des aventures et n'était pas revenu. Elle supportait son abandon avec dignité et ne s'était point ménagée pour donner une éducation sérieuse à Muscarollo, qui était son fils, à Muscabelle et à Muscadine, qui étaient ses filles.

Lorsque ses enfants eurent appris d'elle tout ce qu'elle avait pu leur enseigner, elle les appela et, les ayant contemplés avec une émotion qu'elle ne contenait qu'avec peine, elle leur dit :

— L'heure est venue de compléter votre instruction : les voyages sont indispensables à la jeunesse ; ils développent son intelligence en lui faisant connaître les misères dont la race des mouches est accablée ici-bas.

Partez donc, mes enfants, allez acquérir l'expérience. Avant de vous quitter et d'abaisser sur vos fronts inclinés mes pattes qui vous béniront, écoutez la voix d'une mère qui vous chérit tendrement, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour vous rendre parfaits et qui voudrait

vous prémunir contre le plus grand des périls qui vous menacent.

L'univers entier est aux mouches, c'est à elles qu'il appartient, c'est pour elles qu'il a été créé. Partout elles trouvent une nourriture abondante que la nature s'est empressée de produire pour elles ; les fruits, les céréales, les animaux sont à vous ; n'hésitez pas à vous repaître de ces biens que le Créateur a prodigués ; mais, sous peine de dangers mortels, gardez-vous de toucher à ce qui provient de l'homme, qui est un animal féroce sans probité, ni pitié, ni vertu. Il est, dit-il, le roi de la création, et le prouve en la détruisant.

Ce qui passe par ses mains est contaminé ; en lui tout est mensonge : ses paroles, ses actions, ses œuvres. Il nous hait ; dès que ses enfants sont en âge d'apprendre une vieille langue que l'on nomme le latin, on leur met aux mains un volume où l'on peut lire un commandement inique et détestable : *Puer, abige muscas !* O mes enfants, fuyez l'homme, éloignez-vous de ses œuvres ; jurez-le, jurez à votre mère que vous respecterez sa volonté.

Les trois mouches, retenant leurs sanglots, levèrent leurs pattes, et d'une voix vibrante, s'écrièrent :

— Nous le jurons !

— Adieu, mes enfants, reprit la mère, je n'attendais pas moins de vous ; Muscarollo, je te confie tes sœurs ; tu es né quelques secondes avant elles, tu es leur aîné, tu dois être leur protecteur ; souvent j'ai admiré la vigueur de tes ailes, la dextérité de tes pattes, la perspicacité de ton intelligence ; ces hautes facultés, emploie-les à veiller sur mes filles, à les défendre, à écarter d'elles les occasions de faillir si fréquentes, hélas ! pour des mouches sans expérience ; reçois-les comme un dépôt dont je te demanderai compte. Dormons encore cette nuit les unes près des autres ; demain, lorsque le soleil aura dissipé les brumes matinales, vous vous mettez en route ; pendant vos pérégrinations, vous n'oubliez pas votre pauvre mère qui ne cessera de penser à vous.

Le lendemain, la mère bénit ses enfants, les pressa longtemps contre son cœur et les regarda s'éloigner. Au moment où les voyageurs partaient, un Auvergnat passait qui portait un orgue de Barbarie et jouait : *La Grâce de Dieu*.

\* \* \*

Comme le monde est grand, comme il est vaste, comme il est beau ! Le moucheron et les mouche-relles s'extasiaient, s'exclamaient, n'avaient point assez de leurs yeux pour tout voir. Elles se disaient : que d'impressions exquisés, que de sou-

venirs pour nos vieux jours, que de récits à faire à nos petits enfants, lorsque nous en aurons !

Le soir, harassées de fatigue, ivres d'admiration, elles prirent gîte sur un sycomore, dont une feuille les abritait. Muscadine, qui avait une jolie voix, chanta une berceuse que leur mère bourdonnait jadis pour les endormir ; cela leur rappela leur enfance et, pendant leur sommeil, elles révérent du logis maternel, comme trois bonnes petites mouches qu'elles étaient.

Avant de repartir, au matin, elles prirent un bain fortifiant sur une tige de folle avoine couverte de rosée ; elles se séchèrent au soleil, firent la toilette de leurs ailes et s'envolèrent vers les régions inconnues. Quelques gouttes de pluie les surprirent en chemin au moment où elles passaient devant un château ; elles y pénétrèrent. Elles s'étaient réfugiées dans la salle à manger ; le couvert était mis : argenterie luxueuse, cristaux éblouissants ; table de grand seigneur s'il en fut. Un domestique se versa un verre de vin, but et dit : "Que les maîtres sont heureux de boire tant qu'ils veulent un vin pareil, c'est du nectar." Il remplit de nouveau son verre, mais il le cacha derrière un dressoir, car le maître d'hôtel venait d'entrer.

Muscadine, qui était curieuse, regardait le verre et disait : "Quelle belle couleur ! Ce doit être délectable ; j'ai envie d'y goûter." Muscarollo la réprimanda d'un ton sévère : "Avez-vous oublié les recommandations maternelles ? Gardez-vous de toucher à ce qui provient des hommes. Muscadine fit la moue et répliqua : "Le vin est le fait de la nature qui le donne dans le raisin. Rappelez-vous ce vieux bourdon qui venait souvent nous voir, le dimanche après la messe : il était gai, marchait de travers, me prenait la taille quand il croyait n'être pas vu et chantait volontiers des chansons égrillardes. Lorsque je lui disais : "Mais compère Bourdon, qu'avez-vous donc pour être si jovial ?" il répondait : "J'ai bu deux grains de raisin et cela m'a mis le cœur en joie. Le vin n'est autre que le jus du raisin, l'homme n'y peut rien changer et, malgré votre mauvaise humeur, mon frère, j'y vais goûter."

Elle s'élança sur le bord du verre, trempa sa trompe dans la liqueur rouge, but longuement et reprit sa place près de sa sœur qui lui dit : "Fi ! que c'est laid d'être désobéissante !" Muscarollo s'approchait de Muscadine, la patte levée, pour lui donner un soufflet, lorsqu'il s'arrêta pétrifié en voyant la pauvrette devenir toute pâle. Ses yeux exprimaient la souffrance, un frémissement agitait son corps et faisait trembler ses ailes. D'une voix indistincte, elle prononça le nom de sa mère, une convulsion la renversa, ses pattes se raidirent, un dernier soupir souleva sa poitrine et elle resta immobile.

Muscadine était morte, car le vin était sophistiqué.

\* \* \*

## NOS CHÉRIS



— Dis, grand-papa, ma maîtresse m'a appris ce que c'était qu'un bipède ! Toi tu es bipède, n'est-ce pas ?

Désespérés, Muscabelle et Muscarollo emportèrent le cadavre de l'imprudente Muscadine jusque dans le parc, au pied d'un tuya solitaire. Ils creusèrent le sol, y déposèrent le corps, le couvrirent d'une feuille de hêtre pour le soustraire à la voracité des animaux féroces qui sont les moineaux et les lézards ; puis ils s'éloignèrent de ces lieux de désolation où leur sœur avait pour jamais été ravie à leur tendresse.

La nuit fut longue, la nuit fut dure. Réveillées par les cauchemars, oppressées par leurs sanglots, les deux petites mouches parlaient de Muscadine ; elles se figuraient le désespoir de leur mère et se disaient : "Non ! jamais il n'y eut de mouches plus malheureuses que nous !"

Elles étaient bien lassées de cette nuit d'insomnie, lorsqu'au soleil levant elles reprirent leur voyage. Elles allaient sans parler, presque insensibles aux beautés du paysage, l'âme en deuil et l'aile affaiblie. Pour se reposer, elles s'arrêtèrent à l'entrée d'une petite ville que précédait une ferme. Dans la cour, sous la surveillance du fermier, des hommes s'empressaient à verser dans de grandes boîtes de fer-blanc le lait que l'on allait porter aux marchés. Appétissant, écumeux, le lait apparaissait aux lèvres du vase avec une pureté si blanche qu'elle semblait immaculée.

Muscabelle, qui avait grand soif, dit à son

frère : " Je vais boire, ce n'est pas du vin cela, l'homme pervers et meurtrier n'y a pas touché ; la vache honnête qui le produit est incapable d'une mauvaise action." Elle alla boire et revint aux côtés de son frère. Elle y était à peine qu'elle s'écria : " Oh ! comme j'ai froid ! ma vue se trouble ; dites à ma mère..." Elle ne put achever. Elle venait de mourir, car le lait était sophistiqué.

\* \* \*

Muscarello restait atterré et se demandait pourquoi tant d'infortunes s'abattaient sur lui. Il s'adressa à des coquerelles, qui se promenaient le long d'une vieille mesure, et les pria de l'aider à donner à sa sœur une sépulture décente. Malgré leur air un peu grognon, les coquerelles ont bon cœur ; cachées à tous les yeux, elle sont surpris tant de secrets, elles ont été témoins de tant de douleurs, qu'elles sont compatissantes aux misères d'autrui ; elles cachèrent le corps de Muscabelle sous l'écorce d'un chêne. Muscarello les remercia et entra dans la ferme sans trop savoir ce qu'il faisait, car le chagrin lui laissait à peine la force de penser.

Il se posa sur un bahut dans la salle où filait la fermière. Anéanti, écrasé, il se disait : " Que répondrai-je à ma mère quand elle me criera : " Muscarello, qu'as-tu fait de tes sœurs ? " Mieux vaut quitter cette terre maudite ; je veux mourir ; je mourrai ! "

Le fermier entra, de méchante humeur ; il tenait à la main un morceau de lard aux trois quarts rongé, le jeta sur la table et dit à sa femme : " Ça ne peut pas durer comme ça ; les rats mangent tout à la cave ; va chez l'apothicaire, demande-lui de la mort aux rats, de la bonne, de la meilleure, tu n'entends ; je veux, une fois pour toutes, faire crever cette vermine."

La fermière sortit, le fermier pestait, Muscarello répétait : " Je veux mourir ! " La fermière ne tarda pas à revenir ; elle étala sur la table une sorte de savon grisâtre et dit à son mari ; " C'est une invention nouvelle ; l'apothicaire m'a dit qu'on y avait mis de l'arsenic, de la strychnine, de l'acide prussique ; il m'a dit que c'était si bon que si un éléphant y goûtait, il tomberait foudroyé."

Muscarello pensait : " Enfin, je vais donc pouvoir mourir ; ce qui est assez puissant pour tuer les rats et même les éléphants aura vite raison d'une frêle bestiole comme moi." Le souvenir de sa mère ne l'arrêta pas ; il se rappela une mouche bleue, toute jeune, fraîche et charmante, avec laquelle il avait passé des minutes délicieuses derrière un rideau d'indienne ; près d'elle, il eût trouvé le bonheur, le repos du ménage, et les en-

fants qui eussent été la consolation de sa vieillesse. Il chassa cette vision d'une félicité promise et se précipita vers l'aliment mortel. Il enfonça sa troupe avec une vigueur que centuplait son désespoir ; il aspira les sucs venéneux, il se gorgea de poison ; puis, par un dernier effort, il alla reprendre sa place sur le bahut, à côté d'une fente où son corps devait tomber, disparaître et échapper à la rapacité des araignées du plafond.

N'ayant plus aucun espoir dans ce bas monde, il attendit la mort avec résignation. Il l'attendit avec impatience, il l'attendit avec rage, mais il ne mourut pas, car la mort aux rats était sophistiquée.

MAXIME DU CAMP.

PAS COMPROMISE

La nièce. — Ma tante, monsieur Louis, l'artiste, m'a demandé hier ma photographie ; il voudrait faire mon portrait. Pensez-vous que je puisse la lui envoyer ?

La tante. — Ma chère enfant, une jeune fille ne peut, même en photographie, pénétrer chez un jeune homme ; mais en ajoutant ma photographie à la tienne, tu peux le faire sans crainte d'être blâmée.

Le SAMEDI offrira, le ou vers le 1er mai, comme prime gratuite à ses abonnés

L'Histoire de Jeanne d'Arc

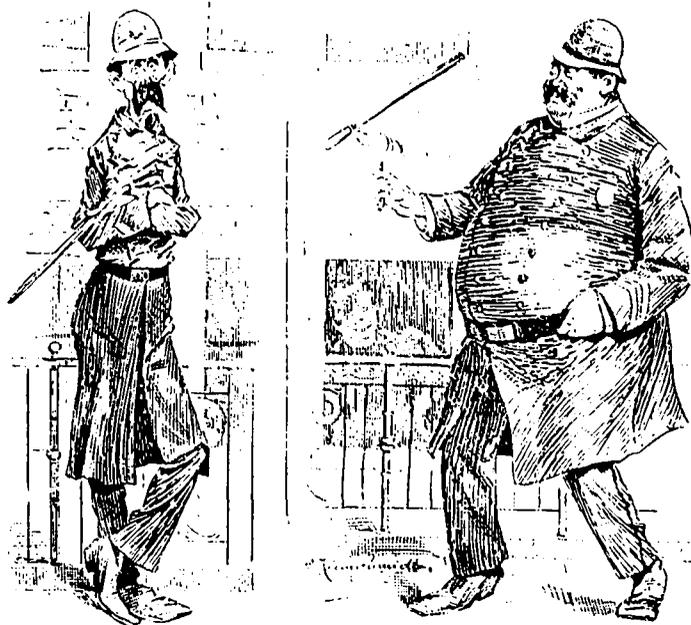
Héroïne française dont la canonisation se poursuit en Cour de Rome.

LE SUCRE ET LE CAFÉ

Fable.

— Papa, quel est le nom de cette liqueur noire ?  
 — Café, mon fils. — C'est excellent, dit-on ?  
 — Goûte-la. — Volontiers. — Eh bien ? — Ce n'est pas bon.  
 — Il faut un peu la suer pour la boire.  
 Goûte à présent. — Ah ! papa, c'est meilleur ;  
 Le sucre adoucit bien cette amère liqueur.  
 — Tout comme la musique, adroitement servie,  
 Adoucit, mon enfant, les peines de la vie.

TRANSFORMATION MERVEILLEUSE



Le constable du quartier, avant et après que nous avons eu engagé une cuisinière irlandaise.

UNE QUI EST POSITIVE

Le père. — Tu disais que, hier soir, à la soirée de madame V... tu avais reçu une proposition ?

La fille. — Plusieurs, papa : d'abord un charmant garçon, très bien élevé et marchand de glace, m'a demandé ma main.

Le père (respirant longuement). — Et tu l'as accepté, ma fille.

La fille. — Non, papa.

Le père. — Ingrate.

La fille. — Après lui, ça été un plombier, très comme il faut également, qui m'a demandée.

Le père (ancien). — Et l'as-tu accepté celui-là ?

La fille. — Ah non par exemple.

Le père (très excité). — Sotte, idiote, folle !

La fille. — J'ai eu ensuite une troisième demande, celui là, c'était un garçon qui, en été, vendait de la glace et en hiver, faisait son métier de plombier.

Le père (haléant). — Et celui-là... Mademoiselle... tu...

La fille (très calme). — Celui-là je l'ai accepté, papa.

Le père (pleurant de joie). — Viens sur mon cœur, ma fille bien aimée, tu es la rose parmi toutes les roses.

UN TERRIBLE MOMENT



I

Ils étaient dans un char urbain bien rempli, quand elle lui demanda.....



II

.....de lui passer le biberon du bébé.

Paraîtra dans le SAMEDI, le ou vers le 1er Mai, L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

## EN DUPLICATA



*Boireau (auquel la servante présente deux petits journaux). — Qu'est-ce que cela, Marguerite ?*

*Marguerite (jupusement). — C'est qu'il y en a deux, monsieur ?*

*Boireau. — Grand Dieu que voulez-vous que j'en fasse ?... (après réflexion). Dites donc, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'en choisir un seulement ?*

## L'HEURE DU RAPPORT

Après déjeuner. Le bureau du lieutenant Derainne, nid démontable que, demain peut-être, les mains agiles de Mme Derainne rebatiront, bibelot à bibelot, à l'autre bout de la France. Sur l'andrinople épinglé aux murailles se sont abattues, ailes ouvertes, les japonaiseries éclatantes, vol diapré prêt à reprendre son essor.

Au milieu de la cheminée, des fleurs jaillissent d'un obus monté en coupe, cartel qui sonne les saisons. Des accessoires de cotillons enguirlandent des panoplies.

Étendue sur un divan de Daghestan, Mme Derainne parcourt les journaux du matin, dont la manne bienfaisante ne tombe sur Bellefontaine qu'à midi.

Le lieutenant Derainne s'assoit à sa table de travail ; parmi un fouillis d'objets inutiles et charmants, s'allonge, échappée au col de cuivre d'une lampe de fumeur, une vacillante et diaphane flamme d'alcool.

Des minutes précieuses coulent, douces à dépenser comme une épargne, oasis délicieuse entre ces deux étapes, le déjeuner qui finit à midi et la manœuvre qui commence à une heure.

Cependant l'ordonnance apporte le rapport et se retire. C'est une feuille volante où paraissent les ukases du colonel et les punitions exemplaires. Messagère de l'imprevu, le lieutenant Derainne et sa femme la craignent et tremblent d'y découvrir l'ordre brutal qui anéantira leurs projets du soir ou du lendemain. Aussi madame s'empare-elle la première du rapport : elle se colle avec les mots techniques, se heurte aux abréviations, se perd, enrage... et recommence le lendemain. Comme chaque jour, le lieutenant Derainne insiste pour obtenir le rapport, mais vainement.

\* \*

ELLE.—Non, moi d'abord. Oh ! (*Stupéfaite, elle lit*) : "MM. les commandants de compagnie veilleront à ce que le sou de poche quotidien des hommes leur soit intégralement réservé..." Comment, les pauvres petits soldats, ils n'ont qu'un sou par jour ?

LUI.—Comme argent de poche, parfaitement !

ELLE, (*après réflexion*).—Alors, ils ne peuvent acheter le *Figaro* qu'une fois tous les quatre jours...

LUI, (*riant*).—Mon Dieu, oui.

ELLE, (*révulse*).—Et alors, des choses qui leur coûteraient vingt francs, ils ne pourraient se les offrir qu'une fois tous les treize mois ?

LUI.—Oui, mais tranquillise-toi ; rien ne leur coûte vingt francs.

ELLE.—Ils ont donc quart de place partout ?

LUI.—Oh ! Georgette, allons, je t'en prie, rends-moi le rapport !

ELLE.—Petit homme, laisse-moi encore voir les punitions. (*Lisant*) "L'écourge : quinze jours de prison. Étant de corvée aux pannes de terre, a répondu au caporal de service : "Je ne suis pas un bleu, espèce de..." (*S'interrompant brusquement*) Tiens, ils ont mis trois points...

LUI.—Ah ! te voilà attrapée !

ELLE, (*paisible*).—Attrapée, non ; embarrassée, plutôt ; puisque j'hésite entre deux mots.

LUI.—...

ELLE, (*poursuivant tranquillement sa lecture*).—"Giboudot : 4 j. d. s. d. p." Qu'est-ce que ça veut dire : 4 j. d. s. d. p. ?

LUI.—Quatre jours de salle de police.

ELLE, (*représentant*).—"Giboudot : 4 j. d. s. d. p. Retard de dix minutes à une permission de minuit pour Paris."

LUI, (*avec une teinte d'orgueil*).—C'est de moi, cette punition-là.

ELLE.—Pourquoi était-il en retard, Giboudot ?

LUI.—Je n'en sais rien... Rends-moi le rapport.

ELLE.—Comment ! tu n'en sais rien, et tu l'as puni tout de même !

LUI.—Dame !... Rends-moi le rapport. Tu sais que je pars à une heure moins cinq.

ELLE.—Mais il a peut-être manqué son train, ce pauvre Giboudot. Ou bien il a peut-être pris l'heure à un kiosque de petites voitures : ça suffit pour se tromper de cinquante minutes au moins.

LUI.—Ça ne me regarde pas... Il est moins le quart, Georgette.

ELLE.—Eh bien, vrai, ce que vous êtes méchants. Tiens suppose qu'il ait été courtoisera sa payse, ce bon Giboudot : alors, voilà un garçon que tu vas priver de voir son amie dimanche prochain parce qu'il ne l'a pas assez vue dimanche dernier !

LUI.—...

ELLE.—Mais c'est très crâne, d'être resté près d'elle au mépris des lois. C'est chevaleresque, tout simplement.

LUI.—Tout à l'heure, il va mériter la médaille militaire.

ELLE.—Ce n'est pas le moment de plaisanter. Il faut avouer que vous ne savez guère prendre les hommes...

LUI.—Moins bien que vous, mesdames, évidemment.

ELLE, (*piquée*).—Mon petit ami, à ta place, j'aurais demandé à Giboudot : "Qu'est-ce qui vous a mis en retard, mon garçon ?" Et s'il m'avait répondu :

"Mon lieutenant, impossible de m'arracher aux bras de Mélanie," je lui aurais dit : "A l'avenir, il faudra me demander des permissions plus souvent, Giboudot."

LUI.—On ne s'en nuierait pas, dans ton peloton.

ELLE.—C'est ça : de l'ironie, maintenant ; ce sera complet. Monsieur est inhumain, monsieur envoie les pauvres cœurs trop tendres coucher sur des planches trop dures, et monsieur raille les conseils dont on lui fait l'aumône. (*D'une voix qui sent les larmes*) Décidément, vous ne comprenez pas plus les femmes que les hommes, vous autres officiers... (*Elle sort un petit mouchoir gros comme une noix*).

LUI.—Mais qu'est-ce que tu as, ma petite Georgette ?

ELLE, (*fendant en larmes dès qu'elle s'entend plaindre*).—Oh ! le méchant, qui envoie tous ses

hommes en prison pour faire de la peine à sa petite femme !

LUI.—Mais voyons, mon chéri... Il est l'heure...

ELLE, (*poursuivant son idée parmi ses pleurs*).—Que celui qui n'a jamais été en retard lui jette la première pierre, à Giboudot.

LUI.—Voyons, voyons, mon p-tit loup. (*Il va s'asseoir près d'elle et cherche à la consoler de son chagrin intempestif*)

ELLE, (*continuant à pleurer*).—Oh les hommes, les hommes !

LUI, (*subitement debout*).—Saperlipopette ! Une heure cinq !

ELLE, (*souriant du succès de sa ruse*).—Tu vois, mon chéri, que tout le monde peut se mettre en retard !

MARCHEF.

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

Sera, le ou vers le 1er mai, offerte en prime par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

## FACILEMENT BATTU

Clara.—Oui, ma chère Laure, Eclouard avait parié hier soir qu'il dirait un plus grand mensonge que moi. J'ai accepté le pari, et il m'a dit qu'il n'avait jamais aimé d'autre que moi.

Laure.—Ah ! pour un gros mensonge, c'est un gros mensonge, et tu pourras difficilement gagner.

Clara.—Tu crois ! Eh bien, ma chère, rien de plus facile ; je lui ai dit que je n'en avais jamais aimé d'autre que lui.

Mère.—disait en pleurant une jeune mariée de huit jours, en parlant de son mari,—tu ne peux t'imaginer jusqu'à quel point il est avare ; on ne peut l'être davantage.

—Que tu te trompes, ma pauvre enfant ; un mari ne peut complètement développer son avarice qu'après trois ou quatre années de mariage.

## IL N'AIMAIT PAS LE PIANO



Le petit (*mystérieusement*).—Dis donc, papa, je viens de regarder tout doucement dans le salon et j'ai vu Marie qui était assise sur le tabouret devant le piano, et Monsieur George qui était à genoux devant elle et qui lui tenait les mains.

Le père.—Suprismi ! Tiens la mère, je t'ai toujours dit que George était un garçon intelligent, je parie qu'il n'aime pas plus que moi entendre Marie jouer du piano ?

LA CHASSE AU CERF-VOLANT



I

Sam — Venez, venez, mes petits amis... venez dans les poches de papa Sam !



II

...pour aimer les poulets il n'y a rien que les nègres.

MENUS ÉPICURIENS

EN GRAS

Potage Cazuela

Anguille à la minute

Selle de mouton rissoles

Filet de bœuf rôti au Madère

Laitues aux œufs durs

Marmelade d'oranges amères

**Potage Cazuela.**—C'est la soupe nationale au Chili.—Ayez une bonne poule pas trop grasse, découpez-la, et faites-en revenir les morceaux dans un peu de beurre frais. Ajoutez de l'eau en quantité suffisante, et, quand la soupe commencera à bouillir, quelques légumes, frais si possible : des haricots verts, une poignée de pois, etc., un bouquet et un épi de maïs frais coupé en tranches. Assaisonnez de sel et d'une pointe de poivre rouge. Quand la soupe est suffisamment cuite (il faut à peu près quatre heures), ajoutez un peu de riz que vous aurez fait cuire à part, et, au moment de servir, deux jaunes d'œufs. On sert le tout ensemble dans la soupière.

**Anguille à la minute.**—Découpez une anguille, coupez-la par tronçons, mettez-la cuire dans de l'eau et du sel, après 10 à 15 minutes, suivant la grosseur, retirez-la, dressez-la et servez-la accompagnée d'une maitre-d'hôtel chaude, acidulée de citron et entourée de pommes de terre frites ou cuites à l'eau.

**Selle de mouton garnie de rissoles.**—Braisez la selle de mouton et servez-la sur sa cuisson réduite, avec une garniture de rissoles, sorte de pâtisserie faite de viande cuite, hachée, enveloppée dans une abaisse de pâte feuilletée repliée sur elle-même et qu'on fait frire dans du saindoux ou du beurre.

**Filet de bœuf rôti au vin de Madère.**—Il faut cuire le filet à la broche, et dans le jus de la rôtisserie, verser deux grands verres de vin de Madère, avec addition d'une pincée de mignonnette. Dégraissez le jus avant de le servir dans une saucière.

**Marmelade d'oranges amères.**—Ce plat de dessert est le favori de la Reine Victoria.—Faites tremper dans l'eau, pendant vingt-quatre heures, des oranges amères non pelurées, en même temps qu'un citron par chaque livre de fruits employés. Jetez l'eau dans laquelle ils ont séjourné, pesez-les, puis coupez-les en tranches très minces ; ôtez-en les pépins et faites bouillir, pendant une heure, dans autant de fois une pinte et demie d'eau qu'il y a de livres de fruits. Au bout de ce temps, ajoutez une livre de sucre par livre de fruits, et laissez bouillir de nouveau pendant quarante-cinq minutes. Mettez ensuite dans des pots, avant refroidissement.

BARON BRISSE.

La plus magnifique épopée de l'histoire française.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

racontée par l'image.

**Bourgeoise.**—Pourquoi donc, Julie, vous qui êtes une fille convenable, avez-vous deux cavaliers ?

**Julie.**—Excusez moi, madame, mais je n'en ai qu'un ; l'autre est seulement pour le remplacer quand il est absent ou malade.

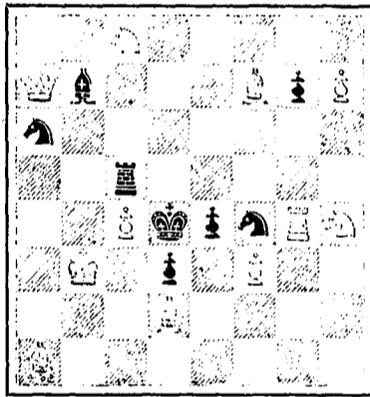
ECHecs

PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 5.

Par W. PIALTZER.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Jeux d'Esprit

No 1—DÉCAPITATION

Par JEAN CANADA

**Décapitez :** Courageux ; joli ; une tour célèbre ; un nom de saint ; nautonnier.

**De façon à produire :** Un légume ; de quoi se désaltérer ; un des premiers hommes ; un refuge ; un endroit pour travailler.

×

No 2—LETTRES INCONNUES

Par A. GERETTE

Ajoutez une même voyelle et une même consonne aux lettres qui composent chacun des vingt mots suivants, et au moyen de cette addition formez vingt autres mots : Fronde, Rien, Frein, Race, Lin, Lour, Sir, Caron, Sucre, Ciel, Lice, Ire, Lisse, Sire, Nicot, Bile, Nageur, Libre, Layette, Voir.

×

No 3—REBUS GRAPHIQUE

G L V A E A B C D.

×

No 4—MOT CARRÉ SYLLABIQUE

- 1 — Contraires de monsieur.
- 2 — Femme de la Bible.
- 3 — Prénom féminin.

×

No 5—MOT EN LOSANGE

Par SPHINX d'Ottawa

Consonne : voiture à 2 roues ; comté de la province de Québec ; comédien ambulante ; seconder les desseins ; toile ; suite de noms ; venue ; consonne.

No 6—MOT EN CROIX

Par MÉDIUS

Composer une croix avec les lettres suivantes : a i m u n n r r t t l e e e e.

Adresser les solutions à *Phédon*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ECHECS

Solution du problème No 1

BLANCS	NOIRS
1 — F 5 R	1 — R prend F
2 — D prend P (3 R)	2 — R 3 D
3 — D 5 F	3 — Eoher et mat

Ont trouvé les solutions justes : MM. F. Weber, Labourdonnais.

Autres solutions justes : MM. Barcelo, Ach. Léo, Sphinx d'Ottawa.

×

VERS A TERMINER

Nouvelle, Poudreux, Appelle, Nombreux, Encore, Jours, Implora, Toujours.

×

ÉNIGME

Le mot est : *Yeux*.

×

ARITHMÉTIQUE

Le nombre de marches est : 119.

×

ACROSTICHE

M O R A  
A L T O  
R E C U  
S A U T

×

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

O A SIS  
A GA TE  
SIS TE RON

×

CONSTRUCTION D'UN MOT CARRÉ SUR MESSINE

MES SI NE  
SI MAR RE  
NE RE E

Ont trouvé les solutions justes :

**Vers à terminer.**—MM. Gallus, Ed. Terrier, Rose Thé.  
**Enigme.**—MM. Ach. Léo, Primevère, Barcelo, Ruthra, J. S. Lamarche, Alb. Millette, R. Delisle, Fannie, Jean Canada, K-1000, Ed. Salot, Charlotte, Isidore, Jos. Pelletier, Ern. Geoffrion, Ludger Lemieux, L. S. Ducharme (Montréal), Eug. Brunet, MeAlb. Nicole, L'ami-Graine, Violette, Sphinx d'Ottawa, Ruthra Reinapert, Aline Ouellet (Trois-Rivières), Marie Blanche (Terrebonne), M. E. Beausoleil (Terrebonne), Z. Paquin (St-Cuthbert), A. L. La Rose (Ste-Julie), S. S. (St-Césaire), Louise (Corris), P. H. Hébert (St-Liboire), Marguerite des Prés (Québec).

**Arithmétique.**—MM. Ach. Léo, J. S. Lamarche, Ern. Geoffrion, Ludger Lemieux, Léontine Rosa, Alb. Millette, Fannie, Jean Canada, Armandine, L. S. Ducharme, K-1000, Isidore, Barcelo (Montréal), Sphinx d'Ottawa, L'ami-Graine, Violette, MeAlb. Nicole, Eug. Brunet, Gustave (Québec), Cartouche, S. S. (St-Césaire), Mikado (Levis), Z. Paquin (St-Cuthbert), Aline Ouellet (Trois-Rivières), Marie Blanche (Terrebonne), L. de Borgia (Fall River), Jos. Turgeon (Plessisville), A. L. La Rose (Ste-Julie), Marguerite des Prés (Québec).

**Acrostiche.**—MM. Ruthra, Jean Canada, Primevère, Barcelo, R. Delisle, Isidore, Charlotte, L. S. Ducharme, Jos. Pelletier (Montréal), Sphinx d'Ottawa, MeAlb. Nicole, Eug. Brunet (Québec), Mikado (Levis), P. H. Hébert (St-Liboire), Marguerite des Prés (Québec).

**Mot carré syllabique.**—MM. Ed. Terrier, Sphinx d'Ottawa, Marguerite des Prés (Québec).

**Construction d'un carré.**—MM. Z. Paquin (St-Cuthbert), Sphinx d'Ottawa.

Solution ingénieuse mais non juste : Aline Ouellet.

Mon ami X... a une portière qui est une merveille pour les *patagés*. Dernièrement, elle lui dit :

- Ah ! monsieur, je vous aime bien.
- Bah !
- Oui, j'adore les locataires gais ; et vous, vous avez vraiment l'air d'un *bonc en train* !

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XIII — M. LE MAIRE DU TRÉPORT

(Suite)

Le maire foudroya du regard le vieux marin qui lui coupait le bel effet qu'il était en train de préparer ; mais Karadenc se souciait bien du maire. Il s'était précipité vers Gilbert, lui avait pris les mains et les baisait en pleurant, et il bégayait :

— Oui, c'est vous ! c'est bien vous !... Je l'ai deviné à Cherbourg la première fois où je vous ai vu... Ah ! quel jour ! Quel beau jour pour moi ! Puis il se jetait à genoux :

Pardonnez-moi ! Là, tout de suite, je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez !...

— Vous pardonner ? Quoi ? murmura Gilbert d'une voix étranglée. Mais je ne comprends pas, mon ami !

C'est vrai ! Je suis une brute, je ne m'explique pas... Enfin, M. le curé va vous raconter toutes ces choses en détail !... Mais c'est moi, moi qui vous ai mené ici, qui vous ai abandonné dans ce casino... Ah ! ça été le malheur de ma vie... Et c'est M. Morel qui vous voit ! Ah ! je m'en suis bien douté, le lendemain, sur la route de Dieppe... Mais c'est fini tous les malheurs, puisque vous voilà retrouvé ! C'est fini !

Et Karadenc se relevant, le visage pleinement heureux au milieu de ses larmes, alla à M. Morel, et les deux hommes se donnèrent d'abord une longue poignée de main, puis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ça me fait du bien de vous embrasser, dit Karadenc.

Et ça devait aussi en faire rudement à M. Morel ; oui, il rendait fougueusement son étroite au vieux loup de mer.

M. Perrin, désolé d'avoir perdu son effet avec les étrangers, se dédommageait en donnant des explications à ses adjoints ; et le premier adjoint, l'homme des comptes de la mairie, parlait déjà de la fameuse somme de deux cent mille francs, qui avait dû faire des petits chez le banquier d'Eu à qui on l'avait confiée.

— Ça aura doublé, pour le moins, tous ces intérêts accumulés ! Il doit y avoir dans les quatre cent mille francs aujourd'hui !

— Certainement, disait le maire.

— On pourrait aller à Eu, immédiatement.

Mme Morel pleurait très doucement, elle étouffait ses sanglots pour que son Gilbert ne la crût pas malheureuse, pour qu'il ne devinât pas qu'en ce moment son sacrifice lui semblait horrible, la déchirait. Avait-elle donc gardé, au fond de l'âme, un grain d'espérance ?... Avait-elle donc désiré que cette famille, si ardemment cherchée, on ne la trouvât pas ?...

Et cependant, elle essayait de sourire, murmurant :

— Mon Gilbert !

Le curé Gardain alla vers elle, et, la couvrant d'un joli geste, qui fut pour elle comme une bénédiction, il dit :

— Soyez certaine, que là-haut, la première mère de votre enfant vous voit et vous remercie.

Elle répondit à voix basse :

— C'est cette pensée qui me donne le courage nécessaire.

Jusqu'alors, Gilbert était demeuré immobile, anéanti, écrasé par ce nom illustre de Trévenec.

Et Roger Gardain ne trouvait pas une parole à lui adresser ; il ne sentait que trop la justesse des craintes de la marquise : ce jeune officier, portant le nom d'honnêtes gens, un nom qu'il avait rendu glorieux par sa bravoure, consentirait-il à l'abandonner pour entrer dans une famille que son véritable père avait si cruellement déshonorée ? Il tremblait à la pensée des questions que Gilbert n'allait pas manquer de lui adresser sur ses parents.

Après un long silence, il demanda d'une voix où grondait des larmes :

— Ainsi, ma première mère, — comme vous le dites si bien, Monsieur le curé ; car celle-ci est et sera toujours ma mère, — enfin celle qui me donna le jour... est morte.

— Oui.

Gilbert hésita un peu ; puis, il prononça avec anxiété :

— Et... mon père ?

— Il est mort aussi.

Malgré tout leur héroïsme, M. et Mme Morel eurent un tressaillement de joie ; d'autres ne pourraient pas les chasser du cœur de leur enfant. Ils ne perdraient leur cher trésor qu'à moitié ; il leur resterait encore une immense part de bonheur.

Gilbert ouvrait la bouche pour une autre question ; mais elle lui semblait si pénible qu'il dit d'abord :

— Comprenez bien, Monsieur le curé, qu'il a fallu des événements très graves pour que mes parents me révèlent que je n'étais pas leur enfant... Si je ne le suis pas par le sang, je le serai toujours par le cœur. Je me suis d'abord refusé à rechercher cette famille qui n'avait pas voulu de moi ; j'ai fini par obéir à mon père, à ma mère, tout en déplorant mon peu de courage à leur résister... Enfin, je suis ici, j'irai jusqu'au bout : Dieu, en vous faisant vous trouver ici le même jour que nous, m'indique mon devoir ; je n'ai pas le droit de repousser une famille qui vient enfin à moi... Seulement, je désire, avant tout, savoir si ceux qui furent mes parents vivaient encore lorsqu'on me chassa de ma première famille.

— Ils étaient déjà morts, dit tristement Roger Gardain en baissant la tête.

Gilbert jeta un regard bienheureux vers le ciel. Et il s'écria :

— Mon Dieu ! je vous remercie de toute mon âme.

Puis, à demi rasséréné :

— Que me reste-t-il donc de ma famille, maintenant ?

— Votre grand-mère, la marquise douairière de Trévenec.

— Et c'est aujourd'hui seulement que la marquise de Trévenec se souvient qu'elle a un petit-fils !... Car je crois comprendre que c'est seulement aujourd'hui...

— Oui, mais ne jugez pas votre grand-mère... répliqua vivement Roger Gardain.

Et, avec une hauteur qui arrêta aussitôt le germe de colère qui se levait en Gilbert :

— Les moyens de Dieu sont inconnus ! Ce n'est pas à un marin que je dois apprendre avec quelle résignation nous devons nous incliner devant ses volontés. Vous allez partir avec nous, mon enfant, vous rendre à Trévenec. Votre grand-mère vous attend : à elle appartient le droit de vous révéler les causes de votre abandon !... Venez, mon enfant !

XV. — MARQUIS DE TRÉVENEZ

Gilbert était dans des dispositions favorables pour subir l'ascendant du prêtre ; sa volonté secouée par tant d'émotions avait perdu toute force de résistance et se soumettait réellement à la puissance de la voix énergique et si persuasive de Roger Gardain.

D'ailleurs, son père, sa mère lui disaient :

— Va, cher enfant !

Et Karadenc, se glissant près de lui, murmurait avec inquiétude :

— Vous n'allez pas nous refuser ?... Si vous saviez comme elle a du chagrin, comme il lui tarde de vous embrasser ?

Et il ajouta avec une réelle tendresse :

— Il me tarde tant, à moi aussi, de vous tenir un peu dans notre beau pays.

Quelques grosses larmes jaillirent des yeux de Gilbert.

— Puisque vous le voulez tous, murmura-t-il, j'obéirai. Mais...

Il prenait affectueusement Mme Morel par la taille.

— Tu vas m'accompagner, mère ? Toi aussi, père ?

Mme Morel secoua tristement la tête.

— Ah ! Madame, dit Roger Gardain, je vous jure que vous seriez noblement accueillis !

— Je le crois, répondit doucement Mme Morel ; mais plus tard... N'est-ce pas, mon ami ?

Elle ne voulait pas parler trop longuement pour ne pas éclater en sanglots.

— Ta mère a raison, dit M. Morel ; mieux vaut que tu sois seul d'abord ! Nous, nous avons le bonheur de te posséder depuis plus de vingt ans, et ta grand-mère a été si longtemps sevrée de tes baisers... Va ! nous ne serons pas jaloux : tu nous écriras bien vite le bonheur que tu auras eu... Nous n'attendrons à Paris, et tu sais que tu devras y revenir bientôt ?... Et tu n'auras plus alors les cruelles inquiétudes qui te déchiraient ces jours derniers.

Cette allusion si discrète à Vivianne fut, pour Gilbert, la raison capitale. Vivianne devait vivre dans une horrible anxiété, espérant sans cesse des nouvelles de celui qu'elle aimait, une explication à sa conduite insensée.

Quelle joie pourtant, quel orgueil, si, dans quelques jours, il pouvait revenir auprès d'elle, lui dire :

« Votre père avait presque raison de ne pas consentir à m'admettre dans sa famille quand il me croyait de trop modeste naissance. Mais il n'aura plus de motif de me repousser maintenant que je suis le marquis de Trévenec ! »

Enfin, puisque ce nom de Morel ne lui appartenait pas, qu'il ne pouvait le porter que grâce à un mensonge, désormais dévoilé, son devoir ne lui ordonnait-il pas d'accepter simplement son vrai nom, son véritable titre ? On ne choisit pas sa famille en venant dans ce monde ; on doit l'accepter, simple ou illustre, avec ses droits, ses gloires, comme avec ses malheurs ; et il sentait bien que de rudes malheurs avaient dû frapper la sienne.

De quel mystère, de quels chagrins avait été entourée sa naissance ?

Ce prêtre ne lui disait-il pas qu'à sa grand-mère seule appartenait le droit de lui révéler les causes de son abandon, causes évidemment bien douloureuses ? Mieux valait donc que personne ne fût témoin de ses premières entrevues avec la marquise douairière, que personne ne fût auprès d'eux pour gêner leurs confidences !

Il dit mélancoliquement :

— Rentrez donc à Paris, chers parents, puisque vous croyez, et vous avez sans doute raison, que cela est plus sage. Nous ne serons pas séparés longtemps : Mme la marquise de Trévenec saura d'abord que je vous estime pardessus tout et que je ne consentirai à perdre son nom que si mes chers parents doivent être unis à mon bonheur.

En prononçant ces mots, Gilbert fixait un regard interrogateur sur le curé.

— Ne craignez rien à cet égard, dit Roger Gardain tout joyeux ; si ma vieille amie la marquise de Trévenec a peut-être été trop orgueilleuse jadis, son orgueil est bien brisé maintenant.

— Son orgueil ! murmura douloureusement Gilbert.

— Ah ! Dieu, oui ! fit Sulpice ; mais il ne mettra pas longtemps à repartir quand elle vous aura vu !

Ne perdons plus de temps, dit le prêtre en regardant sa montre. Nous pouvons partir par le train de Dieppe, d'où nous gagnerons le Havre, Caen et Saint-Malo. Et, à Saint-Malo, nous serons chez nous.

Ce n'était pas l'affaire du premier adjoint, qui voulait absolument éclaircir tout de suite la question des deux cent mille francs et se rendre le soir même chez le banquier d'Eu, à qui la somme avait été confiée ; mais il avait à peine commencé d'en parler qu'on lui ferma la bouche.

L'argent ? On verrait plus tard ! Il s'agissait bien de cela en ce moment. Pouvait-il être question d'argent quand il s'agissait d'amour et d'honneur.

Et, malgré les supplications du maire, qui aurait offert l'hospitalité de bien bon cœur à tout le monde, Gilbert, le curé et Karadec partirent par le train de Dieppe.

Mme Morel eut la force de ne pas verser une larme tant que la tête de Gilbert fut visible à la portière ; mais quand on ne vit plus du train que ses lanternes en triangle et sa fumée rougie, elle tomba dans les bras de son mari. Elle balbutiait :

— Ne me dis rien ! Laisse-moi pleurer !

Et lui, qui essayait de faire le courageux, pleura aussi longuement. Leur sacrifice était accompli.

Mais, peu à peu, une orgueilleuse satisfaction adoucit leur chagrin. Leur Gilbert était le marquis de Trévenec.

— Ah ! dit naïvement Mme Morel, on m'aurait dit qu'il était fils de roi que je n'aurais pas été surprise !

Cependant, Gilbert et ses compagnons arrivaient à Dieppe, d'où ils pouvaient repartir assez promptement pour le Havre ; ils eurent la chance de s'y trouver au moment même où le bateau, qui remonte l'Orne jusqu'à Caen, allait quitter le port.

Et d'embranchements en embranchements, ils arrivèrent à Saint-Malo la nuit suivante.

Le bateau de Roger Gardain étant mouillé dans le port, Karadec, qui bouillait d'impatience, parlait d'appareiller immédiatement ; il affirmait qu'il connaissait sa baie de Saint-Malo aussi bien la nuit que le jour, qu'il passerait sans hésiter au milieu de tous les "cailloux." Et Gilbert était presque de son avis.

— Oui, partons, tout de suite !

Mais le curé trouva la mer dangereuse, il y avait eu une tempête deux jours auparavant ; et, au large, les vagues devaient encore être mauvaises.

— Demain, dit-il.

Karadec grogna et coucha dans le bateau, pour être bien prêt au lever du jour.

Gilbert et le prêtre prirent une chambre dans un hôtel ; mais ils éprouvaient si peu le besoin de dormir, qu'ils passèrent presque tout le reste de la nuit à se promener sur la digue, du côté de Paramé.

Depuis leur rencontre au Tréport, il avait été à peine question entre eux de la marquise de Trévenec. Le prêtre avait longuement décrit à l'officier le château, le petit port, le village ; il lui avait aussi parlé de ses aïeux, de cette illustre race de marins, dont il était le superbe rejeton ; il n'avait jamais prononcé le nom de son père et de sa mère et rarement celui de la marquise.

Gilbert respectait sa discrétion, malgré l'anxiété qui le torturait.

Il savait qu'il ne devait connaître la vérité que de la bouche de sa grand'mère.

Ils se promenaient depuis près de deux heures sur le "Sillon," glacés par le vent qui soufflait au large, quand un brusque changement se fit : le vent tourna, venant du Nord, balayant rapidement l'atmosphère, et un nouveau feu parut à l'horizon, à gauche.

— Le phare du cap Fréhel, prononça Roger Gardain.

Gilbert tressaillit : c'était vers ces parages que, demain, il connaîtrait enfin sa grand'mère.

Le lendemain, le jour se levait à peine lorsque le bateau du curé de Trévenec sortit du port de Saint-Malo.

Gilbert avait complaisamment voulu aider à la manœuvre ; Karadec ne l'avait pas permis. Il lui avait installé un bon tapis à l'avant :

— Que vous soyez bien tranquille pour regagner votre pays !

Et Gilbert se laissait facilement prendre au charme mélancolique de ce coin de France, qui ne lui semblait pas inconnu, quoiqu'il y vint pour la première fois.

La Bretagne ! Son pays...

Il ne parla pas de toute la route ; ses yeux buvaient avidement tous les points de ce décor où aurait dû s'écouler sa jeunesse ; il devinait le château des Trévenec, là, derrière cette pointe que la mer couvrait de mousse blanche.

Et, soudain, il aperçut le château, tout baigné d'une lumière pâle, céleste.

— C'est là ! murmura Gilbert, d'une voix étranglée.

— Oui ! Et je distingue la silhouette de votre grand'mère.

Malgré les supplications de Jeanne-Marie, la marquise de Trévenec avait refusé de se coucher la veille, et le soleil n'était pas encore à l'horizon qu'elle se rendait sur la terrasse, serrant, dans sa main crispée, le télégramme envoyé du Tréport par Roger Gardain :

" Nous revenons avec celui que vous attendez."

Et depuis, pas de lettre, pas un mot d'explication.

Roger Gardain avait jugé inutile de lui écrire, puisqu'ils arriveraient à Trévenec aussi vite que le courrier ; il ne pouvait pas, par le télégraphe, faire connaître aux autres le secret de la marquise ; et il ne redoutait qu'à moitié la fièvre d'impatience qui s'emparerait de sa vieille amie, lorsqu'elle saurait son petit-fils retrouvé : cela ne pourrait qu'atténuer les dernières révoltes de son orgueil.

Hélas ! Elle n'avait plus d'orgueil, cette pauvre grand'mère, du moins de cet orgueil de caste qui l'avait rendue si cruelle jadis. Elle ne faisait que trembler depuis qu'elle avait reçu la dépêche, comme un criminel qui va paraître devant son juge.

Une foule de pensées se présentaient à son esprit, qui toutes l'épouvaient.

Ce petit-fils, si soudainement retrouvé, qu'était-il devenu ?

Dans quelles idées avait-il été élevé ?

Quelle pouvait être sa disposition d'esprit vis-à-vis de la famille qui l'avait abandonné ?

Avait-il facilement consenti à suivre le curé Gardain et Karadec ?

Ou bien avait-il fallu le persuader, l'entraîner malgré lui ?

Et que lui avait dit le prêtre ? Se savait-il le fils d'un assassin ? Savait-il que c'était cette grand'mère qu'il venait retrouver qui l'avait jadis si impitoyablement repoussé ?

Et alors, était-il assez bon pour pardonner ?

Enfin, qui avait pu le recueillir ? Des gens du peuple ? Elle aurait peut-être préféré cela, pour que son petit-fils fut un homme simple, qu'il n'osât pas lui reprocher sa conduite.

Et elle murmurait :

— Ah ! quel qu'il soit, je l'aimerais tant, qu'il me pardonnera... Oh ! l'embrasser, le serrer, bien, bien, contre moi !

Embrasser son petits-fils !

Par moments, elle avait des battements de cœur si violents qu'elle avait peur de mourir avant d'avoir eu cette joie suprême.

Et elle le voyait, beau et grand, elle s'imaginait qu'elle pouvait le presser sur sa poitrine ; elle faisait même des gestes de tendresse.

Lorsqu'elle distingua, à peu près à la hauteur du phare du Grand-Jardin, le bateau de Roger Gardain, elle crut que son cœur éclatait, et elle se renversa en arrière, contre la balustrade de pierre.

— Les voici !

Au bout de quelques instants, elle se redressa pour regarder encore le bateau. A cette distance, elle ne pouvait reconnaître les visages à l'œil nu ; elle prit sa longue vue, déposée dans la petite guérite... Mais, au moment de la placer devant ses yeux, elle eut une nouvelle défaillance, elle n'osa pas regarder.

— Je le verrais mal, murmura-t-elle, pour se donner à elle-même une excuse de sa lâcheté.

Elle attendit encore quelques minutes, le bateau grandissait.

Puis elle s'écria :

— Je le verrai de la jetée.

Elle quitta sa terrasse et, sans répondre aux questions inquiètes de Jeanne-Marie, descendit vers le village. Elle marchait devant elle sans rien voir ; elle faillit tomber sur des gunins qui jouaient au milieu de la place.

Quelques pêcheurs lui crièrent, en la saluant, que le bateau du curé revenait ; elle sembla ne pas les entendre ; elle allait à la jetée.

Elle y arriva, toute tremblante.

De là, elle voyait bien le bateau, les voiles gonflées ; et à l'avant, sans distinguer encore son visage, elle apercevait un homme debout, un inconnu, lui son petit-fils !

Le marquis de Trévenec !

Le soleil, maintenant, montait à l'horizon, et, le bateau se trouvant en pleine lumière, elle put remarquer que l'inconnu portait un costume noir avec des points dorés, ses boutons, ses galons ; puis, elle vit sa casquette dorée aussi.

— Un officier de marine ! bégaya-t-elle. Un officier !... Comme son père !

Le gardien du phare qui les avait reconnus depuis longtemps avec sa longue-vue, dit :

— Oui, Madame, un officier, un lieutenant de vaisseau.

— Et... c'est bien le bateau de notre curé ? interrogea-t-elle avec une dernière anxiété.

— Oui, oui. Sans doute qu'il ramène un ami ou un parent à lui.

Elle demeura accoudée au parapet de la jetée jusqu'au moment où le bateau fut bien en vue, où les visages de Karadec et de Roger Gardain sortirent de l'indécision.

Et l'officier de marine, toujours debout à l'avant, comme impatient d'aborder, lui paraissait plus grand que tous. Il lui semblait voir son fils.

Ah ! pour elle, le doute n'était pas possible. C'était bien lui !

L'instant terrible était venu.

Et machinalement elle recula, toute craintive. Le visage de Gilbert, devenu très distinct, était triste, un peu sévère ; elle avait vu son fils ainsi lorsqu'elle s'opposait à son mariage avec Marie Lepleven.

Le bateau était devant la jetée. Il pénétrait dans le chenal... On carguait les voiles pour prendre les avirons.

Et, à chaque coup d'aviron qui amenait le bateau vers elle, la marquise faisait un pas en arrière. Elle avait peur, certainement.

Gilbert la vit et la salua avec gravité, il ne pouvait se défendre d'un mouvement d'irritation, il ne pouvait sourire.

La marquise, toute glacée, était arrivée près du calvaire qui est placé à droite du chenal ; elle monta les degrés sans cesser de contempler son petit-fils, et en entourant de ses bras les pieds du Christ, elle implora Dieu, se mit sous sa protection.

Elle murmura d'une voix mourante :

— Ayez pitié de moi !

C'en était trop pour un cœur aussi généreux que celui de Gilbert.

Comme la mer était pleine, le bateau avançait presque au ras de la jetée : il se trouvait en ce moment devant une des échelles de fer.

Gilbert fit signe d'arrêter, et, s'accrochant aux échelons, il bondit sur le quai.

Et, les yeux pleins de larmes, il courut vers sa grand'mère.

La marquise avait aussitôt éprouvé la plus douce, la plus exquise impression. Elle voulait aller, elle aussi, au-devant de son petit-fils ; mais elle ne pouvait pas, elle avait à peine descendu les degrés que ses jambes

se dérobaient ; elle était comme clouée sur place, et quand Gilbert arriva près d'elle, elle tomba à genoux.

— Madame !

Il la releva tendrement.

Des marins accouraient de tous côtés, Karadeuc et Roger Gardain sautaient du bateau.

Un flot de larmes jaillit alors des yeux de la marquise, et la vie, qui avait failli l'abandonner, revint sous la chaleureuse étreinte de Gilbert.

— Madame... prononça-t-il encore.

Il ne savait pas quels mots dire et pouvait d'ailleurs à peine parler, tellement sa gorge était serrée.

— Pardonne-moi, murmura la douairière, et, je t'en supplie, appelle-moi grand'mère ! Oh ! je t'en supplie.

Il l'embrassa de toute son âme, oubliant bien vite la rancune qu'il s'imaginait avoir au fond du cœur et bégaya :

— Grand'mère !... Grand'mère !

— Mon enfant ! Mon petit-fils !

Et il fut tout surpris de voir avec quelle énergie sa grand'mère se redressait, essuyait ses larmes, en le montrant fièrement aux marins qui les entouraient :

— C'est lui ! C'est mon petit-fils, le marquis de Trévenec. Viens.

Elle avait hâte de le posséder à elle seule, dans son château, de lui montrer sa demeure, de lui dire :

— Tout est à toi ! Et j'ai été une malheureuse folle de t'en chasser...

Et, brusquement, elle donna une poignée de main à Roger Gardain, à Karadeuc.

— Merci, mes amis. Vous viendrez aujourd'hui tout me raconter ; ce matin, je ne veux que lui, lui !

— Oui, je vous comprends, dit avec bonté Roger Gardain. Allez, ma vieille amie, jouissez de votre bonheur.

Mais ce n'était pas l'affaire des habitants de Trévenec de laisser si vite leur marquis remonter au château : tous ceux qui étaient là voulaient lui serrer la main, et d'autres accouraient, les femmes sortaient sur le seuil de leurs portes.

La marquise enleva son petit-fils.

— Oui, vous le verrez demain ; mais aujourd'hui, il est à moi toute seule. Viens, mon enfant.

Et elle était follement fière ; un nouvel orgueil emplissait son âme.

— Mon petit-fils !

Elle prononça vingt fois ces mots, tandis qu'ils gravissaient la pente du château. Et elle lui montrait, d'un grand geste, la vieille demeure :

— C'est ton château.

Au pont-levis, ils trouvèrent Jeanne-Marie qui se jeta à genoux en baisant les mains de Gilbert.

— Ah ! Monsieur le marquis ! Il y a vingt ans que je n'ai pas cessé un seul jour de penser à vous !

Et lui ne trouvait pas une parole ; il ne savait dire merci que des yeux, et serrer le bras de sa grand'mère. Comme elle marchait un peu difficilement en arrivant au château, le chemin étant encore plus rude à cet endroit-là, il la soutint bien affectueusement par la taille. Et, toute attendrie, elle se mit de nouveau à pleurer.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il alors, de ne pas vous avoir encore exprimé ma reconnaissance de m'accueillir ainsi : mais je suis si bouleversé... Ma poitrine éclate... Et j'aurais tant de choses à vous dire...

Elle répondit, en se serrant contre lui : Moi aussi, cher enfant ! Et j'aurais surtout à me faire pardonner... Mais, plus tard, n'est-ce pas ? Ne me dis rien encore, et laisse-moi me taire... Permetts-moi aujourd'hui de croire que nous n'avons jamais été séparés !...

#### XVI — LE PETIT-FILS

Ce sentiment était trop naturel pour que Gilbert ne l'éprouvât pas comme la marquise : lui aussi maintenant avait peur de l'heure des confidences, du moment où le charme si doux auquel il s'abandonnait, serait brisé par quelque cruelle révélation...

C'était un si grand bonheur, après la pénible semaine qu'il venait de passer, de retrouver une grand'mère si tendre et déjà si orgueilleuse de lui !...

Comment une telle femme avait-elle pu l'abandonner jadis !... Ah ! il aurait voulu ne plus songer à cela, et il n'y songerait pas d'aujourd'hui.

— Oui, grand'mère, aimons-nous, comme si nous n'avions jamais été séparés !

— Ah ! Tu es bon ! tu es bon !

Et il se laissait conduire par tout le château avec un naïf plaisir, se disant que, non loin de là, s'élevait le château de Rotheneuf, la demeure familiale des Montmoran, et un joli projet se présentait à son esprit ; quand toutes les difficultés auraient été aplanies, et il n'y avait plus que quelques mots à prononcer pour cela, il pourrait s'établir, pour le printemps, chez sa grand'mère ; il aurait un canot à vapeur à l'ancre dans la petite anse, au pied même du château, ou tout simplement un bateau de pêcheur, et par le beau chemin de la mer il irait à Rotheneuf.

Il vivrait sous le même ciel que Viviane !

Et toute la journée s'écoula en petites choses exquises. La grand'mère montrait ce qu'elle possédait, beaucoup d'objets du passé, les bijoux de famille, les parchemins, les missels...

Elle disait :

— Tu prendras tout ce que tu voudras.

Il voulait, un moment, lui raconter comment Karadeuc et Roger Gardain l'avaient retrouvé ; elle lui mit la main sur la bouche :

— Demain, enfant ! Laisse-moi m'imaginer que tout cela n'a été qu'un affreux cauchemar.

— Oui, grand'mère, demain !

Elle fit même prier son bon ami le curé de remettre sa visite au lendemain, pour qu'elle eût sa journée de bonheur bien complète.

Gilbert dormit, sans le savoir, dans la chambre occupée jadis par son père, comme par tous les marquis de Trévenec ; et le bruit que fait la mer en se brisant sur le rocher qui supporte le château, ce bruit toujours semblable depuis des siècles, berça son sommeil, qui fut heureux et tranquille.

Mais, le lendemain, il s'éveillait plus énergique, se reprochait d'avoir été si faible la veille, et se promettait de ne pas laisser passer la journée sans demander de catégoriques explications à sa grand'mère et surtout sans lui parler de ceux qui lui avaient servi de père et de mère, et lui déclarer qu'il ne les séparerait jamais de sa vie.

Son visage prit même une expression un peu rude ; mais, quand il sentit le premier baiser de la marquise, il redevint très faible et comprit qu'il n'aurait le courage de demander la vérité que si sa grand'mère l'y encourageait.

— Viens, lui dit-elle, je vais te mener sur la terrasse où je passais toutes mes journées à contempler la mer. C'est là que je te pleurais.

Elle le précéda dans l'étroit escalier de pierre.

En arrivant sur la terrasse, elle lui montra deux fauteuils :

— Habituellement, il n'y avait que mon fauteuil, je voulais toujours y être seule, ce matin, j'en ai fait porter un pour toi : nous serons bien, là, pour causer longuement.

Elle lui fit admirer la baie avec ses îlots et la silhouette de Saint-Malo ; le temps était pur, l'air transparent, le ciel calme, uni, et la mer d'un bleu verdâtre éclatant.

Puis, le faisant asseoir en face d'elle :

— Parle-moi de ceux qui ont été jusqu'ici ta famille ; je les aime déjà, apprends-moi à les aimer davantage.

— Ah ! grand'mère, vous rendez ma tâche aisée, vous allez au-devant de mon plus cher désir.

Gilbert n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour être éloquent : il n'eut qu'à raconter, bien simplement, la touchante histoire de M. et Mme Morel pour remuer profondément sa grand'mère.

— Comme Dieu se retrouve là ! murmurait-elle.

Quand Gilbert parla des efforts tentés par M. Morel pour changer de métier, puis de son sacrifice continuel, cette privation de sa famille, ses voyages à l'étranger.

— Quel brave cœur ! Tu me les amèneras... Je les aimerai, va !

— Merci, grand'mère.

Cependant Gilbert ne se crut pas le droit de parler de Viviane ; il expliqua les recherches auxquelles son père s'était livré si tardivement, par le scrupule de tromper son fils plus longtemps.

— Et d'abord, je ne voulais pas grand-mère, je n'aurais jamais voulu de mon nom, j'en suis bien heureux, puisque tous ceux que j'aime sont réunis par l'amour de moi !... Et maintenant, grand'mère, aurez-vous la bonté de me parler de mon vrai père... de ma mère.

La marquise eut un douloureux tressaillement.

Ce matin, elle se croyait bien ferme, bien décidée ; elle comprenait qu'elle n'avait pas le droit d'abuser plus longtemps cet enfant si généreux, qui s'était si affectueusement donné à elle et qui, dans ce qu'elle pouvait lui donner, semblait par-dessus tout tenir à son cœur.

Et, au moment de lui dire la vérité, elle était terrifiée.

Ce qu'elle avait, elle, ah ! elle était bien prête à le dire, et sans la moindre atténuation ; n'était-elle pas certaine, maintenant, du cœur de son petit-fils ? Il ne reprendrait pas son pardon. Mais lui dire, à lui qui avait été si honorablement élevé par un père et une mère d'humble origine, mais éminemment honnêtes, que son vrai père avait été un assassin ?...

N'allait-il pas alors repousser avec horreur ce nom de Trévenec, ce titre de marquis ? Ne préférerait-il pas cent fois son nom modeste à ce nom glorieux, mais déshonoré ?...

Et, malgré sa résolution si bien prise d'être courageuse jusqu'au bout, elle recula.

— Hélas ! dit-elle, je vais répondre à l'histoire si noble, si vraiment belle de M. et Mme Morel, par un récit pénible, cruel... J'ai été terrible, impitoyable pour toi ; tu aurais le droit de me maudire.

— Parlez, grand'mère, dit-il en lui baisant la main ; vous savez bien que si cela eût été possible avant, ça ne l'est plus désormais puisque nous nous aimons. Parlez !

(A suivre).

POUR PARAITRE LE OU VERS LE 1er MAI...

## HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés recevront GRATUITEMENT cette superbe prime.

C'est JEANNE D'ARC racontée par l'image, grâce au crayon puissant des meilleurs artistes ; texte soigneusement revu par Marius Sepet.

LE SAMEDI va passer de 16 pages à 24 pages chaque semaine, par l'encartage, avec pagination séparée, de L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC.

Communiquez cela à tous vos amis et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6-Jan-96

**CAPITALISTES  
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

— DE —

**FRED. R. ALLEY**

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

**VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT**

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez . . . . .

**M. DU JARDIN**

PHOTOGAPHE

538 RUE LAGAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux. . . . .

**Primes du "Samedi"**

.....

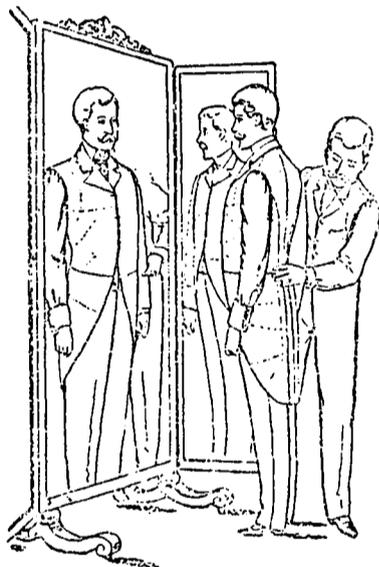
**COUPON No 20**

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

.....

— NUMÉRO DU —

**13 AVRIL 1895**



**ARTHUR PELTIER**

Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps . . . . .

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON

1837 Rue Ste-Catherine

**F. KELLY**

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL

**POIRIER, BESSETTE & CIE**

IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

**THEATRE ROYAL**

Semaine commençant lundi, le 8 Avril.  
Après-midi et soir.

.. The New ..

**PECK'S BAD BOY**

Donnant toutes les dernières chansons, danses, variétés, etc. . . . .

REPRESENTATION ENTIEREMENT NOUVELLE ET D'ACTUALITE

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au theatre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "THE AUSTRALIAN"

**QUEEN'S THEATRE**

Vendredi Saint, matinée et soirée  
Le célèbre acteur . . . . .

**JAMES YOUNG**

dans "Lady of Lyons"

SEMAINE DE PAQUES

Semaine commençant lundi le 15 avril, en matinée, avec matinées régulières mercredi et samedi.

**Joseph Haworth**

Lundi et mercredi, matinées ("The Bell's")  
Jeudi et samedi, soirées . . . . .

Lundi soir  
Samedi matinée . . . . . "Hamlet"

Mardi et . . . . . "Richard III"  
Vendredi soir . . . . .

Prix matinées, 25c, 50c, et 75c.

Prix soirs, 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges en vente au theatre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels.

**"Shakespeare"**

de **Fortier**

**Le meilleur Cigare a 5 Cents**

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

**ESSAYEZ-LE**

**LA Société Artistique Canadienne**

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

**PROCHAIN TIRAGE**

**10 Avril '95**

**BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS**

Le Numéro 61,163 a gagné le prix de \$1,000.

Do	16,790	do	400.
Do	97,993	do	150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

## LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT,

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE  
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
GODERRE**



POUR  
**GUERISON  
CERTAINE**

DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpour du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

V. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN  
AVOCATS**

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1337. MONTREAL  
avril 7-9

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demanda de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.  
9 Oct.

L'allumette qui  
s'allume toujours  
ne coute pas plus  
que l'allumette qui  
ne s'allume pas  
toujours.

**LES ALLUMETTES DE**

**E. B. EDDY**

**S'ALLUMENT TOUJOURS.**

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE  
ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,  
Longues convalescences et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

**BUTTE AUX VENTS**

**EAU MINERALE**

Propriété de VARENNES

GASP. MASSUE

Seul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTREAL



Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté*

THE MONTREAL CHIMICAL CO.  
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS : 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95

Nouvelle Manière de Poser  
les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

**JEU DE POKER !**

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

*Fanc de port.*

En vente aux bureaux du SAMEDI.

**A VENDRE**

**Un Magnifique TERRAIN**

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par  
127 pieds de profondeur  
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

**No 516 RUE CRAIG**

**C<sup>ie</sup> Coloniale**



**CHOCOLATS**



DE  
**QUALITÉ SUPÉRIEURE**

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS



NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Bourre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES  
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.